

LIQUIDATION TOTALE

Jean Chrétien FAVREAU

© Editions iNanov

<http://www.inanov.fr/subpages/propos/propos.html>

“Vous les tranquilles, vous n’en avez pas profité longtemps”

Vladimir Maïakovski

I

Sur mon bureau s’empilent des relances de factures, des injonctions pour impayés, bleues parfois jaunes, les avis de passage des huissiers, des assignations en référé. Je suis complètement à sec. Pour simplifier la gestion de mon endettement chronique, j’ai réalisé un petit logiciel bien pratique, “Gèredèche”, qui compose automatiquement mes lettres d’excuse et mes demandes d’échéances aux différents créanciers, en dosant parcimonieusement la monnaie aux uns plutôt qu’à d’autres, avec cette stratégie de la misère, pleine de finesse et de tact, que seuls les plus démunis peuvent connaître. “Gèredèche” mérite la fortune des plus grands logiciels, mais il a le défaut rédhibitoire de n’intéresser que ceux qui n’ont pas les moyens de l’acquérir, ce n’est pas avec lui que je vais m’enrichir.

Le loyer, ça fait six mois que je ne peux plus le payer. Mais ce matin, ayant ouvert ma boîte aux lettres avec la grande appréhension d'y trouver une menace d'expulsion, et n'y trouvant rien, je suis entré rassuré chez moi. Ça sentait terriblement le cramé. J'ai ouvert les fenêtres pour aérer. Le tableau d'électricité avait fondu, s'il était tombé sur le plancher, c'est l'immeuble qui aurait pu flamber. J'ai écrit au propriétaire une lettre très sévère pour l'inciter à remettre en état mon logement rapidement, évoquant la sécurité des habitants. La sécurité est un argument incontournable. Un incident comme celui-là n'est pas catastrophique, car il présente l'avantage de me donner du temps pour gagner de quoi payer les loyers en retard. Ceux qui verraient là quelque malhonnêteté ignorent tout des situations précaires. Je vis depuis l'âge de seize ans dans l'insécurité financière. La seule période où j'ai eu la garantie d'un revenu régulier, c'est quand j'étais au chômage, après un bref passage chez les salariés. Je n'ai jamais de pécule d'avance et quand je gagne du blé, il me permet d'honorer mes dettes in extremis. C'est incertain, mais agréablement libre.

Je suis du genre inventif. J'y consacre le plus clair de mon temps, c'est rarement lucratif. Je ne peux m'empêcher d'aimer chercher des solutions à ce qui ne marche pas bien. Je suis ingénieux et "touche à tout". Il paraît que c'est un défaut. Je ne me sens pas virevoltant d'un intérêt à l'autre, mais plutôt butineur. Je fais dans le fluide. J'imagine une maison autonome, un logiciel de communication, un écran numérique souple. Ce que j'invente arrive toujours trop tôt pour le faire, et quand l'heure vient où l'on comprend, une autre invention me passionne trop pour avoir envie de

reprendre ce qui n'a pu se faire. De voir venir l'imaginé me fait flipper quand la tune fait défaut, mais conforte mon intuition. Dans les connaissances très anciennes comme dans les plus récentes, j'ai écouté des questions familières et glané matière à des réponses possibles. J'ai fini par comprendre qu'on en était encore à l'ère pré-copernicienne, avec sa fascination monomaniaque pour un système central fixe et une raison unique, avec son obstination à trouver l'épicentre le plus éminent, l'équation la plus élémentaire, le concept le plus originel, la source du monde, l'étalon de toute mesure. Heureusement, mon enfance passée au bord de l'Atlantique, m'a donné de bonnes raisons de douter de ce modèle psychorigide.

Les vagues s'effondrent sur la plage depuis longtemps. Je m'en imbibe. Là, le même événement s'accomplit toujours. J'écoute le battement du Monde hors du temps de la Cité, au-delà des contingences sociales, dans l'ancre de la Nature, au cœur de la spasmodie. Solitaire sans solitude. Ce n'est pas d'être insoumis, je ne fais aucun effort en ce sens. Être en marge a ses avantages dans ce monde de clones qui rivalisent de soumission en n'ayant cesse de vous rompre pour se convaincre eux-mêmes de leur fatal asservissement. Je me suis révélé pugnace. Il y avait une gravure illustrant Bernard Palissy dans mon livre d'histoire à l'école communale, où un homme à l'air fou dans une situation apocalyptique, jette les meubles de la maisonnée dans les flammes d'un four pour alimenter la fusion des émaux, pendant que sa femme effarée en arrière plan, implore le ciel, les bras tendus.

Je lisais abondamment Jules Verne, m'émerveillais des installations de Robinson Crusoë et admirais Arsène Lupin. Je construisais des machines roulantes avec des vélos récupérés à la décharge, la Jaille. J'apprenais les rouages. Sur des chambres à air de camion, j'ai défilé la Dordogne de Beaulieu à Floirac et défié les vagues de La Baule. Dans ma chambre, j'assemblais pendant des jours les pièces métalliques du Mécano sans que jamais personne ne vienne me déranger ni menacer mon lent ouvrage. Car j'ai eu la chance d'être le seul garçon parmi quatre sœurs qui, comme ma mère, ayant d'autres sphères d'intérêt que les miennes, n'entraient pas en rivalité avec mes bricolages et me laissaient m'ingénieur paisiblement. Pas de grand frère à me briser les pattes, pas de petit à me casser les pieds. Mon père ayant tendance à peu s'intéresser à moi, me laissait tranquille, et j'ai pris l'habitude de me débrouiller seul. Je paie cette autonomie par une certaine défiance du monde masculin dont le plus souvent je m'adapte avec stupéfaction aux règles imbéciles. Au foot, il m'est arrivé de shooter dans le but de ma propre équipe pour en finir avec l'ennui du match. Banni par tous, je fus envoyé chez les filles qui jouaient au volley-ball un peu plus loin. Tant mieux, je préfère de beaucoup jouer au volley-ball avec des filles qu'au foot avec de sinistres mecs. Mais pourquoi les hommes se punissent-ils de la sorte ? Souvent les femmes me font l'impression d'accepter patiemment les règles d'un monde qui n'est pas le leur. De vivre parmi des femmes ne m'a pas transformé en hermaphrodite et m'a voué agréablement au sexe féminin. J'ai des repères masculins dans un environnement de femmes. Je m'intéresse de préférence

à l'entre-deux des polarités extrêmes, à l'interstice du stable et du passager, à la musique et l'architecture. J'écoute d'éphémères constances, je palpe des différences de potentiel, je bricole des morphogénèses.

J'ai du mal à retenir les règles. Comment ne pas être incrédule quand l'école m'apprend (stupéfait) que la nature travaille... Quoi ? la nature travaille alors que sa loi est le moindre effort ? Je suis incapable d'assimiler un concept pareil. Alors du travail à la morale, la frontière fut vite franchie. Les règles morales que j'observais me semblèrent bourrées d'évidentes contradictions. Les adultes me semblaient jouer aux adultes. Les règles, j'ai besoin de les déconstruire pour en comprendre l'agencement, la raison d'être, de les secouer en tous sens pour voir si elles résistent. Ce qu'il en reste après l'épreuve, s'il en reste quelque chose, alors je l'accepte volontiers, mais pas avant.

Mon talent de hacker s'est forgé très tôt. Enfant j'habitais secrètement un espace inconnu des autres, entre la terre et le plancher de la maison familiale, un vide que l'on appelle sanitaire. Ça sent la terre et le ciment, c'est pas bien haut, assez pour y tendre une tente de nomade avec des draps, mais confortable sur une couverture et quelques coussins. A la lumière de bougies, je lisais des aventures d'explorateurs et de marins, des romans fantastiques, de la science fiction. Dans la cave, derrière la cuve de fuel que je contournais dans un interstice où seul mon jeune âge pouvait se glisser, il y avait une petite porte en bois qui ouvrait sur une accumulation d'assiettes, de verres et de plats, bordés de dorures, colorés d'émaux

luisants, cachés là par un ami de mon père pour les soustraire au fisc après une mauvaise affaire. Un trésor de pirate que je ne touchais pas. J'avais une vie secrète dans un monde parallèle. Ce n'est pas que j'avais à me cacher de quiconque, seul le bonheur d'être là sans que nul ne le sache me plaisait en ce lieu. J'étais solitaire, non par nécessité mais par goût, par une inclination sans origine, par la seule découverte de ce bien être. Dehors, j'étais poli, sans hypocrisie, joyeux en compagnie, mais jamais lié il est vrai à la conformité des groupes. La vie familiale et scolaire ne me pesaient pas, les convenances je les acceptais sans problèmes, elles étaient le contrepoint de ma vie secrète. La lecture me forgeait à l'éthique, non au ressentiment, ni même à la rébellion. Ce vide sanitaire était ma chrysalide. Quand maintenant j'entrebaille la porte d'accès des bases de données, l'odeur de mon gîte transpire dans l'espace virtuel. Je me faufile entre les firewalls avec le même plaisir. Je découvre des trésors sans les prendre en main et veille à ne pas les déplacer, sans que rien ne puisse révéler le secret de mon passage. Je ne laisse aucune trace qui me donnerait le plaisir narcissique d'avoir pu aller jusque là. Mon habileté est d'être invisible, sans que nul ne le sache. Je ne cherche aucune reconnaissance de mon talent de hacker, car elle serait incompatible avec l'exercice de cette passion.

Les ponts brûlent derrière moi. Longtemps je ne me suis intéressé qu'à l'avenir. Souvent affreusement imprudent, j'ai acquis l'expérience de situations extrêmes au point de les trouver normales, celles où, quand tout est irrémédiablement perdu, se présente in-extremis une solution à la mesure du problème, comme s'il fallait atteindre ce moment critique pour

que la meilleure solution puisse advenir. Et puis un vilain jour, aucune sortie ne s'est présentée. La mise au point d'une invention à base de nanotubes de carbone, m'a éclusé. Je me suis retrouvé couvert de dettes que, dans mon état d'optimisme candide, je n'avais cru devoir être un jour dans l'incapacité d'honorer. Sans ce nanofrage, rien de ce qui est conté dans ce récit ne serait arrivé, mais pouvait-il en être autrement ?

II

Aujourd'hui, je n'ai aucune ressource en vue, sauf un trop payé de six euros par la Sécu. Ce maigre pécule me donne quand même envie d'aller consulter mon compte directement dans leur serveur. Je peux me balader dans toutes les bases de données du Réseau, ni vu ni connu. Disons que je suis le "passe muraille" de la Toile. L'ordinateur est ouvert, je me glisse jusqu'à la Sécu. Mon dossier affiche les six euros qui me sont dus. Juste à côté, une boîte à cocher décochée indique "Virement". Pour voir, par curiosité, j'ajoute un zéro au montant et tabule : rien ne se passe. Pas de message d'alerte, pas d'ajustement de la saisie à son état initial, rien. C'est intéressant, alors j'ajoute cinq zéros et tabule. Ça passe ! Ça a de la gueule mais c'est beaucoup me semble-t-il. Je ne laisse que trois zéros et change le six en huit. Le résultat, de tête, ça fait dans les cinquante mille balles, ce qui résoudrait mes problèmes immédiats et me permettrait de voir venir un peu. Alors, je coche la boîte à virer et clique OK : un message affiche mes coordonnées bancaires, c'est bon, je valide. C'est parti !

Demain est un autre jour... C'est l'heure des infos, j'ouvre la télé. L'économie mondiale est en plein naufrage. Elle vire bipolaire hypergrave. Ça sent la grosse débâcle. C'est très réjouissant et tellement prévisible. D'ailleurs tout ira beaucoup mieux quand cette sangsue de Bourse nous lâchera et qu'un modèle économique post-copernicien fera son boulot d'une manière moins débile.

Pendant la nuit, j'ai zappé d'un programme à l'autre jusqu'à ce que la pâte audiovisuelle soit bien lissée en une même propagande servile. Extinction. Je m'endors vite et rêve que je suis poursuivi après un hold-up, un traquenard pénible. Réveillé fatigué. Ce matin, il fait très beau, le piaillage des mouettes m'a extrait des limbes, ce n'est pas l'Atlantique mais Paris, dommage. Douche, petit déj. A peine habillé, je consulte mon compte en banque sur Internet. Le virement de huit mille euros de la sécu a belle allure. Jusque-là ça peut passer pour une erreur de virement de leur part. Si j'y touche, ce sera un peu plus compliqué, mais je pourrais toujours prétendre que j'ai confondu avec un autre virement possible. De toute façon je n'ai pas le choix car je suis à l'extrême limite d'être expulsé de mon logement, sans chômage ni réserve.

Les étages de l'escalier déboulent, je file vers les Abbesses où se trouve ma banque. Les banques, c'est comme les pharmacies, dans une rue il y en a cinq fois plus que des boulangeries. La mienne a le culot de se dire populaire, c'est la plus proche. Au distributeur, je tire cent euros pour voir, et voilà de la fraîche qui jaillit de nouveau de l'acier. Alors j'entre et vais

au guichet tirer un bon paquet de biftons sans problème. Ah, mais c'est que ça va beaucoup mieux ! On a raison de railler la cupidité, mais quand on est à sec, les tunes c'est salutaire. Je sors hilare.

Sur la place des Abbesses, Aldo Vegas, «police de l'univers», en costume jaune et chapeau gangster, fait son spectacle, "Harmonie mon frère", et me rassure une fois de plus sur le genre humain. Un après midi à la terrasse d'un café peuplé d'exécutive women et men en uniforme corporate, jupe mini grise, veston, cravate, jean clean, chemise blanche, les traits lisses et sûrs, Aldo a surgit avec un extincteur rouge planté de fleurs fluos en plastique et de petits symboles rigolos. Son totem ridiculise les potiches vernies de dérisoires certitudes.

Près de ma banque, devant une librairie branchée, se forme un petit attroupement. Je m'en approche. A l'intérieur c'est buffet-champagne-petits fours. Signature d'un livre par son auteur, George Soros, le célèbre pirate des flux financiers : "La vérité sur la crise financière". J'entre, vide posément plusieurs verres en écoutant d'insipides conversations, grappille quelques petits fours, reluque discrètement quelques nanas, et lui pique son bouquin avant de partir, ce qui est tout à fait normal entre gentilshommes de fortune. Je glisse en errance vers la Seine pour y retrouver les mouettes, mes sœurs d'altitude.

Sous un pont entre Notre Dame et l'Institut du Monde arabe, dans le même site sublime que les nantis de l'île St Louis, des SDF ont

confectionné un petit village de toiles et de cartons sur des palettes de bois. Il y a des tentes homologuées “Médecins du monde”. Un chien qui leur tient compagnie vient me saluer respectueusement. Un cordeau becté tranquillement un quignon de pain. Assis sur de vieux sièges de bagnoles, autour d’un brasero dans un bidon de tôle rouge, les SDF discutent calmement en cassant la croûte et buvant un coup, plutôt moins sinistres que les Avec Domicile Fixe qui le matin se tassent dans le métro pour aller turbiner dans les tôles de luxe de La Défense. J’ai bien conscience que mon interprétation est sujette à caution et qu’elle pourrait lever le tollé des bien pensants, mais ma propre précarité me place mieux que les Bobos pour estimer la situation de la sorte. Au dessus des SDF, sur le même pont où flânent des touristes aux vêtements artificiellement élimés, il y a un jeune couple de mendiants avec chien, équipés des mêmes clous sur le visage. Le discours du Che qui exhorte les Cubains à ne pas être conformistes, me vient à l’esprit. Mais peut-être y-a-t-il un authentique Diogène parmi eux ?

A la tombée de la nuit, je suis de retour chez moi. Une pièce au dernier étage, ouverte sur un balcon et de grands arbres, face au Sacré-peur, grosse cocotte en pierre trop blanche bâtie sur le sang de la Commune. Comparé à Vézelay, c’est vraiment pas grand-chose le Sacré-cœur. Le lourd édifice n’exprime aucune élévation spirituelle, au contraire il plombe. Les statues équestres des croisés qui montent la garde épée au poing, de part et d’autre du parvis, accentuent cette hostile impression. A ce propos, je me demande quel est le crétin qui a cru nécessaire de ficeler une lance dans la main du Christ à l’entrée de Notre Dame de Paris ?

Chez moi, c'est mon rade, ma cabane dans les arbres, mon bateau. Je m'allonge dans le hamac sur le balcon. Des étoiles commencent à pointer vers l'Ouest. Sachant que la terre tourne sur elle-même à 1750 km/h, tout en fonçant à 105 000 km/h autour du soleil qui, pendant ce temps, tourne autour du centre de la Voie Lactée à 860 000 km/h, j'ai fait une sacrée balade en une heure de hamac ! Le bercement me plonge dans un demi-sommeil où le souvenir des cabanes de mon enfance me revient. Dans les dunes avec des sapinettes tressées entre les branches. Dessous, ça sent la sève de pin. Allongé sous la voûte végétale, mon corps s'imprime dans le sable, un oreiller se fait sous ma tête, une tablette s'aplatit sous un livre, un creux entoure le gobelet d'eau. Le gîte prend la forme de son usage. C'est un endroit mouvant où vagabondent les rêves.

Le bouquin de Soros, je l'ai lu d'une traite jusqu'à l'aube, et avant de m'endormir, j'ai pris la ferme décision de squatter la base du génie pour liquider radicalement la Bourse. Liquider est le bon mot. Radical aussi. Il y a des moments comme celui-là qui sont d'une rare consonance.

Ça fait un bout de temps que je cherche comment faire pour que l'économie soit moins débile et j'ai longuement ruminé sur la manière de la faire évoluer. Je ne fais confiance à aucune idéologie et me méfie des avant-gardes révolutionnaires comme des prophètes. J'aime les révolutions coperniciennes, celles où tu t'endors au centre du monde et te réveilles en orbite autour du soleil, sans que cela ne change rien autour de toi, mais

modifie radicalement ton rapport à l'espace-temps, autrement dit ton comportement, ta réflexion et en définitive toi-même dans la société. Tu commences la journée comme avant, mais en marchant ta pensée vagabonde, la voilà prise dans la spirale d'un monde en mouvement sans que le sol ne se dérobe sous tes pas. Les arbres alentour n'ont pas bougé, le soleil est à sa place, pourtant l'univers a changé de modèle, une révolution mentale est en train de s'accomplir, l'ordre dominant devient obsolète. Le monde ne tourne plus autour de soi dans une mécanique céleste bien réglée, on devient nomade dans un espace passager, balisé de cosmos en mouvement. La vie de mortel ne stagne plus, elle jaillit.

L'économie mondiale se prend une grosse gamelle. Les produits financiers ont envahi la raison, anéanti la valeur du travail, imprégné les sociétés d'une répugnante vulgarité. Les gouvernements ont tenté de colmater les brèches au lieu de laisser couler ce casino pourri. L'argent public, des centaines de milliards dilapidés pour sauver un système obsolète, a été largement distribué aux traders et aux banquiers, comme ça leurs patrons ont pu se servir un magot plus énorme encore. Ces petits boutons répugnants rivalisent de cupidité. Des impuissants dirait Nietzsche. Des voleurs, oui. Je vais leur porter un coup fatal en liquidant radicalement la Bourse. C'est la Bourse qu'il faut pulvériser pour en finir avec le Casino global.

La Bourse est incohérente et prédatrice. D'énormes flux financiers transitent au-dessus de nos têtes sans circuler dans la rue. On apprend que

les flux boursiers sont réglés par des logiciels aux algorithmes tellement sophistiqués qu'on ne les maîtrise plus. Autrement-dit, ce sont maintenant des robots qui dirigent l'économie mondiale. La Bourse ruine les pays, c'est un fléau. Lorsque la Bourse s'effondrera définitivement, l'économie la plus quotidienne, la plus vitale, survivra sans problème, elle ira même mieux. Alors où sera la catastrophe annoncée ? Et pourquoi tant de prudente complicité si aimablement consentie ? Qui dans l'économie quotidienne, celle du boulanger, du paysan, du pêcheur et de la foule, qui se soucie du Cac40 et du Nasdaq ? On a beau nous en informer tous les jours et dans tous les médias serviles, soi-disant contre-pouvoir et défenseurs de la liberté d'expression, personne ne se souvient jamais de cet indice économique. Demandez autour de vous, vous n'êtes pas les seuls à ne pas vous en souvenir du Nasdaq car nul ne s'en soucie. Cette économie tourne en circuit fermé et donne l'impression de se bouffer elle-même. Elle joue perso, et pourtant elle domine. L'économie financière, c'est le pognon élevé au rang de divinité par les évangélistes cupides d'une tyrannie qui ne professe rien d'autre que la loi du plus riche et la soumission des pauvres. La colère qui monte est un tsunami. La violence des récentes manifestations qui, au lieu de se dérouler comme d'habitude place de la République, ont déferlé dans les avenues fastueuses de Neuilly et du Vésinet, n'est pas surprenante. On devrait porter attention à la multiplicité des individus qui manifestaient. Pas seulement des banlieusards sans autre avenir que la violence, car ce grand arbre au premier plan cachait une large forêt révoltée. Des gens de toute condition, paysans, marins, montagnards

et citadins, réunis dans la révolte. Il est temps de liquider totalement la Bourse pour éviter l'embrasement.

Ça m'a pris plusieurs jours et nuits pour squatter tranquillement la base de Soros sans me faire repérer. Je ne suis quasiment pas sorti. Mon stock d'herbe a nettement diminué, mais la stratégie est restée parfaitement claire. Les nombreuses cartes de visites de ceux qui s'étaient intéressés à mes inventions, ont été roulées comme filtre à pétard. Je me suis infiltré dans la base de données de Soros en silence, sans laisser la moindre trace d'infraction. Des mouchards ont été posés à chaque fois qu'un code d'accès était demandé.

J'explore la mémoire comme un piaf dans la subtile phyllotaxie d'une arborescence où circule le flux des données. J'en imagine l'architecture animée, y repérant les formes singulières qui ancrent dans le flux d'informations, des balises de compréhension. J'analyse les flux par leurs fréquences, leurs typologies, leurs octets, leurs occurrences. Je m'imprègne de leur palpitation tentaculaire pour déceler la moindre transformation, la surprise fugitive, l'amorce d'une similitude. A l'éveil du moindre signe repérable dans cette logique fluctuante, qui me permettrait d'en dévoiler l'ordre, comme on fait un arrêt sur le film d'un ruisseau pour capter l'instantané d'une fugitive transformation, comme on écoute un bruit en accéléré pour qu'en émergent les périodicités sous-jacentes. Je cherche le fil d'Ariane, l'influx régulateur, le logos, pour découvrir le lapsus, l'hésitation, l'émotion qui seule peut révéler une parcelle

d'intelligence dans le bruissement numérique, et me permettra de comprendre les procédures transactionnelles d'un grand acteur de la finance virtuelle.

Depuis quelques jours je le piste quasiment pixel par pixel et participe à ses décisions, comme aux échecs on réfléchit à la place de son adversaire, pesant le coup, ses conséquences, ses influences, ses gains et ses risques. Soros a visiblement conscience de son pouvoir, c'est un gouvernant sans capitale ni électeur. Je l'ai vu faire remonter le Nasdaq et l'or dans la même journée. Squatter un lieu de cette qualité pour mettre un terme à l'impérialisme financier, c'est vraiment idéal ! J'ai le sentiment de réaliser une œuvre d'art rebelle, originelle, une révolution copernicienne. Je me concentre sur l'idée que l'architecture d'un système n'est pas sa forme, mais la logique de sa forme. Je m'inspire de la musique. Je mémorise des cheminements, des traces passagères, des lits fluctuants et me demande comment une graine peut transmettre à la plante sa tige, ses feuilles et ses fleurs, et déployer avec tant de grâce toutes les chances de se pérenniser. J'imagine qu'à chaque instant se mémorise en chaque cellule de la plante son épanouissement optimal dans le champ régulateur où elle se déploie, de telle manière que la graine en donne le souvenir à la plante nouvelle. Alors la graine est un moment singulier, l'instant repérable d'un continuum vivant, ni l'origine, ni l'aboutissement de la plante. Une forme éphémère de la constance, un moment de vie. Le programme de liquidation de la Bourse, je le veux comme une graine élémentaire, adaptative, autorégulée.

Cette nuit en allant relever mes mouchards, j'en ai trouvé un autre que je n'avais pas mis. Il était bien foutu, j'ai eu du mal à le démonter. Ça m'ennuie ce "collègue" qui risque d'éveiller le fire-wall de Soros et me faire repérer. J'ai placé un mouchard dans le mouchard, quelque chose de particulièrement discret, capable de pister le poseur au moment où il va venir relever sa prise. Au matin l'alarme a sonné quand je dormais, et c'est à poil que je me suis fait embarquer dans la poursuite, à fond la caisse dans les mailles du réseau. J'ai à faire à un super pro, je le piste avant qu'il n'efface sa trace, m'accroche à tous les bits et colle à toutes ses métamorphoses, tout à coup je le perds, au pif le rattrape in extremis, et j'arrive chez lui dans sa base.

Je pensais tomber sur un hacker, eh bien pas exactement ! Ce sont des cybernéticiens ultra-islamistes. Leur disque dur est bourré de plans du genre Armagedon et d'incantations prosélytes. A les lire, c'est sûr que détruire les Twin Towers démontre qu'une technologie archaïque (le couteau) peut égaler la plus moderne (le tomahawk). La différence entre ces deux armes, c'est que l'une est tenue par un homme qui va à la mort, alors que l'autre est pilotée à distance. Au sol ça fait autant de morts plus un, le pilote martyr. On pourrait estimer vu le prix d'un tomahawk que le prix d'un Américain est beaucoup plus élevé que celui d'un Saoudien par exemple. Ou bien, d'un autre point de vue, que la valeur du martyr est supérieure à celle du robot. Cette différence est fondée sur deux morales

bien distinctes. Mais la façon dont la religion est instrumentée pour légitimer les impérialismes en conflit, est logiquement blasphématoire.

Les guerriers prosélytes auxquels je suis connecté forgent de nouvelles armes. Leurs Twin towers à eux sont numériques, leur trajectoire le Web, leurs avions suicides des virus informatiques. Ça bricole grave dans le coin sur ce genre de bestiole ! N'ayant pu lire en entier ni la Thora, ni la Bible, ni le Coran, ni le Capital, ni le Petit livre rouge, tant ces tautologies me lassent, je ne partage pas les objectifs religieux de mes hôtes. Par contre, je suis planqué dans un nid de fachos, ça c'est sûr ! Je pose un adresseur dans un coin peinard qui me permettra de les retrouver d'où qu'ils émettent et me casse. De retour chez Soros, j'installe de quoi les empêcher de passer définitivement.

Les intégristes, quels qu'ils soient, squattent un ordre supérieur pour faire régner un ordre tyrannique. Les religions et les dieux sont une création du genre humain, une construction mentale dont il a le génie. L'existence des dieux naît du besoin de croire en l'origine et l'au-delà, pour invoquer la miséricorde dans le plus grand désespoir, pour qu'une loi commune retienne les pires défauts, pour s'arracher à la glèbe, pour éviter de se vautrer dans la barbarie, pour nier l'absurdité d'être mortel, pour ne plus s'éparpiller dans les abîmes du doute, pour draper son identité d'une même foi, et partager la même table de lois. Il n'y a rien de dégradant ni d'infamant, à penser que les dieux sont la création des humains. On peut reconnaître aux auteurs un immense talent, et apprécier ou non la situation

spectaculaire. En abolissant le droit divin, la révolution française voulait rompre avec la référence fondatrice de l'ordre absolu, Dieu lui même. Une révolution mentale aurait dû s'accomplir si la mentalité d'ancien régime n'avait squatté les instances républicaines, si la mémoire n'avait son inertie, si la servilité n'était devenue si banale dans un monde dénué de noblesse. Les républiques où l'on prête serment sur un livre religieux, et non sur le code civil, sont largement majoritaires. L'abolition du droit divin est une attitude exceptionnelle.

Les religions ont fort à faire, la République aussi.

Plus je vois le monde sans créateur, plus il m'émerveille.

Il y a quelques jours, en simulant de manière hasardeuse l'organigramme fluctuant des activités financières de Soros, je me suis fait séduire par une composition chromatique du plus bel effet. En cherchant à la modeler avec des critères croisés particulièrement hétérogènes, j'ai vu apparaître une zone inexplorée à fort potentiel d'intérêt, un peu comme en Deltaplane on voit sous certaines incidences du soleil sur un champ, par d'infimes variations de l'herbe, la trace d'un monument enfoui. En forçant les critères, j'ai pu contraster la zone et mieux la localiser, mais aucun lien, aucun seuil, rien n'en donne l'accès. C'est une sorte de pièce isolée sans ouverture, une boîte noire et déconnectée. On trouve parfois dans un programme informatique des champs de donnée non utilisés, ça y ressemble, mais c'est évidemment très tentant de le vérifier. J'ai mis la boîte noire sous écoute, avec un indice de variation d'un bit, et suis allé me coucher.

A l'aube, le signal a palpité : un accès est détecté. J'arrive trop tard pour suivre l'entrée, mais l'enregistrement de l'événement montre que le code d'accès de la boîte noire a été saisi dans une partie de la base où seul Soros se rend habituellement, c'est très intéressant. J'y place un mouchard et me plonge dans la lecture des contes de Bukowski qui me filent toujours la pêche tellement ils sont noirs. J'en suis au moment où il se verse du whisky dans une canette de bière afin de pouvoir siroter sereinement son breuvage favori pendant une conférence sur la poésie dans une université bon genre, lorsque le signal m'arrache à ses misères. Soros est en train de saisir le code, alors je fonce avec lui dans la boîte noire. Et ce que je lis s'afficher à l'écran, c'est la caverne d'Ali Baba ! J'ai sous les yeux la liste secrète des mots de passe qui permettent la régulation de la planète financière entre toutes ses places fortes. Je l'enregistre illico presto, puis le Manipulateur opère, c'est du grand art.

Plus tard, en analysant les mots de passe pour estimer le potentiel d'interaction entre les ordres boursiers, je pense que c'est au hasard d'un jeu esthétique que le secret de Soros a fini par se dévoiler. La métaphore de la vie comme un jeu et de la beauté comme choix est suffisamment métaphysique pour qu'on s'en fasse une religion. Quand j'observe la Nature en l'absence d'un créateur de l'Univers, elle est à la fois sublime et inquiétante, et je partage la nausée de ce personnage de Sartre sur un banc, à regarder la prolifération de racines dont la pulsion de vie le happe en un vertige ontologique. La vie palpite là sous cette forme et en habite tant

d'autres de toutes les manières qui garantissent sa pérennité, aussi bien dans les plus profonds abysses océaniques d'où jaillit un soufre bouillant, que dans le sexe épanoui d'une fleur ou le battement de mon cœur. La vie semble squatter toutes les formes possibles de sa continuité, et les adapter aux conditions locales pour optimiser la survie du système qu'elle anime. C'est une sorte d'énergie élémentaire, une force vitale. La vie anime les corps autogènes, le cycle d'une plante, le spasme du cœur. Cependant, on ne peut pas dire, me semble-t-il, que c'est un instinct vital qui fait le lit des rivières, ni qu'un dieu en guide le cours jusqu'à la mer. La Dordogne que j'ai souvent contemplée, s'épanche en moindre effort avec le maximum de fluidité, semblable aux arbres des berges dont les branches ruissellent dans la lumière. Pour parler de la Nature, il faut des mots qui ne mettent pas un terme à ce qui passe, ou du moins qui ne rompent pas le charme du continuum. Des mots sans origine ni fin, des signes sans queue ni tête. L'instant poétique fait ça très bien. C'est un moment de clairvoyance libre de toute explication. Il n'est plus nécessaire que le monde ait une origine ou un terme quand il est immédiat.

Contempler la Nature sans créateur est une forme impudique de la raison car la Nature n'est pas morale. Elle ne fait référence à aucune table de loi, elle n'est pas créée, elle se crée. La Nature n'a pas le moindre état d'âme sur les conséquences de ses actes, ces mots n'ont d'ailleurs pas la moindre signification la concernant. Elle est par-delà le bien et le mal. Ceux qui invoquent la Nature comme la juste raison, oublient que la Nature n'est pas gouvernée. Dans une fourmilière, quand une fourmi

détecte le besoin de porteurs ou de guerriers, elle va les prévenir en balisant son parcours de petits pets odorants, et chacun va effectuer sa tâche. Il n'y a ni chef, ni sous-chef dans une fourmilière, et même la reine ne commande rien, car en fait, c'est une grosse pondeuse qui participe comme chacun à la pérennité de la société. La caravane de fourmis ressemble à s'y méprendre à une autoroute où se transportent les nécessités urbaines. Quelle différence entre une ville et une fourmilière ? Dans la fourmilière, l'anarchie c'est l'ordre. On a des progrès à faire...

Voir la Vie comme un système autorégulé par les caractéristiques du champ dans lequel elle se déploie, est à la fois juste et sommaire. Expliquer l'évolution par l'adéquation progressive de la Vie dans son environnement, interroge sur la mémoire des systèmes autoreproduits. Penser la Vie façonnée par un créateur, répond à la question, mais manque de curiosité. Les explications fondées sur le mystère de Dieu me donnent le tournis. J'entends " Dieu est la vie, la vie est Dieu, il n'est de vrai Dieu que le mien, Dieu seul le sait ", et j'y trouve le plus souvent un certain laisser-aller de l'esprit, une tendance à la facilité, un comportement obsessionnel, une quête plus identitaire que sacrée. J'y ressens plus de peur et de superstition que de spiritualité.

Il y a pas mal de boulot pour améliorer notre système. Certains estiment qu'il faut prendre le temps de le réformer tranquillement et ceux-là finissent par prendre le pouvoir pour tranquillement tenter de l'exercer sans trop bousculer cet ordre qui ne leur a finalement pas si mal réussi.

D'autres n'envisagent la prise du pouvoir que par les armes et nomment les victimes dégâts collatéraux ou martyrs, c'est selon. Je déteste la guerre plus que tout. La liquidation de la Bourse ne fera pas couler une goutte de sang. Pourtant cet acte sera qualifié de terroriste. Ce qualificatif est incertain, toutes les tyrannies nomment ainsi les résistants. Dans "1984", le roman de George Orwell, un régime totalitaire entretient la tyrannie sécuritaire avec un terrorisme artificiel. Qui est le résistant ou le terroriste ? Je tends une ligne de partage en estimant que la morale est à la société ce que l'éthique est à l'individu, et tente de m'abstraire de tout à priori territorial pour me référer à mes propres émotions. Là où j'ai la certitude d'être le plus librement sincère, je sonde mes peurs et mes envies, j'écoute ma mémoire et mon à venir. Peut-être qu'en étant aussi délié de toute identité qu'une Dordogne, l'humain devient-il suffisamment fluide pour n'être plus la proie de ses phobies ?

Avec les mots de passe de Soros, je dispose maintenant de quoi ne plus laisser la cupidité ravager le monde. Je vais les mener à l'abîme ces charlots qui jonglent avec la planète. Je vais leur rappeler qu'avant de semer la mort, ils se chiaient dessus et que c'est à l'affection qu'on porte aux bébés qu'ils doivent de pouvoir vivre encore ! Ce ne sont pas les gouvernements qui feront ce boulot, car ils sont eux-mêmes les agents plus ou moins consentants du totalitarisme financier. Pourquoi souhaiter que Dominique Strauss-Kahn parvienne à gouverner la France quand aux commandes du FMI il ne fait rien pour transformer le monde ? Quant aux avant-gardes révolutionnaires, l'histoire montre qu'ils se font une religion

du pouvoir qui mène à l'absolutisme de la bonne cause, celle si pure et véridique que nul ne saurait la gausser sans être goulagué ou fatwé. Sans parler des messianistes qui font le coup du superman en s'imaginant qu'on va les aider à porter leur croix. Reste les individus, solitaires et solidaires, et la puissance de leur contre-pouvoir. Les pseudo néodarwinistes n'ont rien compris. Ce n'est pas le plus fort qui survit, et pas davantage le plus riche, mais celui qui s'adapte le mieux aux conditions les plus inattendues. Je vais les surprendre.

Ce matin, j'ai terminé le virus qui liquidera la Bourse. Il fonctionne en autonome et dispose de facultés adaptatives. Je me suis inspiré des modèles mathématiques de la morphogenèse de René Thom, très intéressants pour la croissance autogène, et régulé son déploiement sur le nombre d'or, la proportion continue de l'espace-temps qui relie les parties et le tout, la section fluide qui bat la mesure du continuum sans le rompre. Bref des trucs que les boursiers ne peuvent comprendre sans changer de boulot, d'ailleurs ce secteur d'activité va rencontrer un fort taux de chômage très prochainement.

Il me reste à liquider les paradis fiscaux. Selon le Réseau mondial pour la justice fiscale, le poids financier des paradis fiscaux était de 11 500 milliards de dollars en 2005. D'après une dépêche Reuters, dix trillions d'euros (10 000 milliards) étaient officiellement conservés chez Clearstream en janvier 2009. Je ne dispose pas d'entrée sur ces comptes pourris, mais une idée a germé entre les frémissements de ma révolte. Je

vais utiliser les informations collectées par des centrales d'espionnage industriel et financier, qui travaillent discrètement sur le globe. Aux États-Unis, la National Security Agency (NSA) est l'initiateur d'un pacte de collecte d'informations, dénommé « Ukusa ». Les centrales de renseignement sont situées aux États-Unis, en Angleterre, au Canada, en Australie, en Nouvelle Zélande, en Allemagne, en Suisse, au Danemark, au Japon et à Taïwan. Elles sont sous contrôle de l'UKUSA, autrement-dit de l'United Kingdom (UK) et des États Unis (USA). Elles ont été créées à la fin de la seconde guerre mondiale pour servir le renseignement militaire. L'activité s'est sensiblement accrue à partir des années 70 et 80, quand fut mis en place le réseau « Échelon ». Par la suite, cette collecte d'informations fut justifiée pour lutter contre le terrorisme, mais fut détournée de sa fonction pour servir les intérêts du nouvel ordre financier mondial. Dans le monde entier, toutes les communications par courrier électronique, téléphone et fax sont régulièrement interceptées par Échelon. Pour de plus amples informations : <http://echelononline.free.fr/pages/ukusa.html>.

Le pacte UKUSA :

L'initiative fut prise par les Américains, en août 1940, lors d'une rencontre entre Américains et Britanniques, à Londres. En septembre 1945, Truman signa un mémorandum top secret qui constituait la clef de voûte d'une alliance en temps de paix. En février et mars 1946, une conférence anglo-américaine se tint dans le plus grand secret, pour discuter des détails. D'autres

négociations eurent lieu au cours des deux années suivantes, de sorte que le texte final de l'accord UKUSA put être signé en juin 1947 . A cet accord de base furent bientôt ajoutés les réseaux de trois pays du Commonwealth, le Canada, l'Australie et la Nouvelle Zélande. Plus tard, d'autres pays dont la Norvège, le Danemark, l'Allemagne et la Turquie signèrent les accords secrets avec les États-Unis et devinrent des participants "tiers" . Les cinq signataires prenaient la responsabilité de superviser la surveillance en différentes parties du globe. La zone britannique comprenait l'Afrique et l'Europe, jusqu'à la chaîne de l'Oural; le Canada prenait en charge les latitudes nordiques et les régions polaires; l'Australie couvrait l'Océanie. L'accord définit les procédures, les cibles, le matériel et les méthodes de chaque agence. Les stations des alliés UKUSA forment un seul réseau intégré. Chacun répond à un identifiant unique indiquant sa nationalité d'origine et la technologie à l'œuvre pour chaque site. Chaque pays emploie des officiels gradés comme agents de liaison dans les quartiers généraux des autres membres. Les stations d'interception sont gérées officiellement par des militaires, qui assurent au moins pour partie ces interceptions. Ainsi, dans les stations gérées par les États-Unis, par exemple, c'est le Naval Security Group (ou NAVSECGRU) ou l'Air Intelligence Agency (ou AIA) ou encore le United States Army Intelligence and Security Command (ou INSCOM) qui assurent avec la NSA le fonctionnement des stations. Dans les stations britanniques, il s'agit de la Royal Air Force en

collaboration avec le service de renseignement britannique (GCHQ). Ces dispositions garantissent un contrôle militaire strict des installations tout en permettant d'en camoufler les activités.

Dans les années 90, prétextant de nouvelles priorités comme le terrorisme, le trafic de drogue et la prolifération des armes, le pacte UKUSA prit le parti d'étendre la surveillance aux principales artères de communication du monde. Ainsi, on affirme qu'Échelon, depuis la fin de la guerre froide, ne poursuit plus l'objectif qui était le sien au départ, à savoir la défense contre l'Est, et qu'il est désormais un instrument d'espionnage économique. Ainsi, dans le cadre d'un contrat d'achat d'avions de 6 milliards de dollars entre Airbus et la compagnie d'Arabie Saoudite, la NSA a intercepté les fax et les communications téléphoniques - transitant par satellites de communications - entre les deux partenaires. Les informations collectées furent transmises à Boeing et Mc Donnell-Douglas. Ce dernier obtient le marché. Au passage, aurait été mis au jour une manœuvre de corruption d'Airbus (pots de vin à des membres de la commission chargée d'attribuer le marché) qui empêcha le consortium européen de dénoncer ce procédé et/ou qui justifia l'action des américains au regard du comportement déloyal des européens. UK pourtant partenaire du consortium européen fut dédommée d'une autre manière.

Jusqu'en 1995, aucun des gouvernements signataires ne reconnut publiquement la collaboration internationale. Ce sont les confidences ou les auditions d'anciens membres des services de renseignement qui ont permis de mieux comprendre comment fonctionne le réseau et quelles sont les cibles des écoutes. Dans chaque site, des ordinateurs-dictionnaires stockent des bases de données exhaustives sur des cibles spécifiques, avec les noms, les sujets d'intérêt, les adresses, les numéros de téléphone et d'autres critères de sélection. Le triage et la sélection effectués par ces ordinateurs peuvent être comparés à l'usage des moteurs de recherche qui sélectionnent les pages web par mots ou expressions clefs, et établissent des liens. L'ordinateur convertit d'abord les divers types de messages (téléphone, fax et email) en langage numérique standard, puis il active la recherche des mots clés. Tous les messages contenant ces mots sont alors passés automatiquement dans un autre ordinateur qui les code et les expédie via satellite au QG de la NSA, à Fort Meade (Maryland), où ils sont analysés par des techniciens étatsuniens.

Je me suis donc concentré sur Fort Meade pour obtenir des informations sur les paradis fiscaux. Ça n'a pas été simple du tout. Les meilleurs hackers quand ils se font arrêter sont souvent utilisés pour protéger les centrales sensibles. J'ai dû contourner le firewall de mes plus illustres collègues. Je ne révélerai pas ici comment je m'y suis pris, mais au bout d'un mois, j'ai fini par disposer des références bancaires des

comptes pourris, et mieux encore, de leurs codes de virement. En prime, j'ai pompé les RIB de tous les comptes mondiaux, les vôtres, que la NSA espionne avec assiduité, grâce aux informations que l'agence de coordination bancaire SWIFT, domiciliée en Belgique, lui transfère avec servilité.

III

Aujourd'hui, je quitte mon appartement en sachant que je n'y reviendrai plus. Je ne laisse aucune trace de ma destination. Ce que j'entreprends implique la plus grande discrétion. Direction Belle-Île pour commencer en douceur. Je taille la route avec le minimum dans un sac à dos : ordinateur, téléphone, change complet, trousse de toilette. Et un livre pour le voyage, "Festivus, festivus", du râleur réac et clairvoyant Philippe Muray. Le reste de mes affaires, je l'ai donné ou posé sur le trottoir. J'entre dans l'errance avec une sereine jubilation.

Près de la gare Montparnasse, on entre dans une zone Wifi. Dans un jardin public, des corbeaux s'envolent à mon approche. Sur un banc, je connecte l'ordinateur au réseau. A l'écran, l'icône de la liquidation boursière luit comme une arme. Double-clic : je suis chez Soros. Simple clic : le gène numérique se propulse dans la matrice boursière. Un souffle imperceptible vient de prendre en main l'échiquier de la planète financière,

c'est sans retour. Pomme Q. Double-clic sur l'icône qui active l'ordre de virement des paradis fiscaux vers tous les autres comptes bancaires de la planète, à part égale. Les siphonnés vont faire une jaunisse et les crédités s'éberluer. Effacement radical du disque dur en boutant avec un CD externe, extinction. Le matos est brisé en deux sur le banc, nettoyé de mes empreintes, fourré dans un sac plastique noir fermé par un nœud, et déposé dans une poubelle qu'un chien vagabond s'empresse d'arroser.

Le TGV fonce à travers les campagnes. Lisant Murray râler en retenant mes fous rires, j'écoute un raga des Dagar où une énergie intense prend tout le temps de s'accomplir. Le murmure originel trouve lentement son souffle, les voix et l'instrument à cordes cheminent vers la consonance. Ensuite, le paysage a filé en silence. Plus tard, j'ai écouté les Études pour piano de Ligeti. En arrivant à Auray, John Greaves chantait une de ses belles balades. Le bus roule vers Quiberon. Sur le port, les voitures embarquent dans le bateau. Je monte à bord à la fin. La traversée accentue le déracinement, c'est un bonheur d'exil. La mer est un peu agitée, le vent vif et frais, le ciel clair et lumineux. A la proue, il y a un couple, une belle grande brune avec un mec d'une frime banale. Désaccordés. La femme est belle, je m'accoude en frôlant son bras, elle ne bouge pas. Pendant la traversée, le charme entre-nous ne s'est pas rompu.

Au port de Palais, l'accostage se fait en douceur, les grandes portes métalliques du bateau s'appuient sur le quai de pierre avec un son de cloche. Je descends à terre joyeusement et prends le bus jusqu'à un hôtel

face au grand large. Dans la chambre, la fenêtre est ouverte, l'Atlantique est là, son odeur m'imprègne, il respire amplement. J'écoute longtemps s'effondrer les vagues. La sourde rumeur de secrets écumants me requinque. J'ai faim.

Au restaurant du port, je me fais un giga plateau de fruits de mer bien frais, arrosé de Muscadet et me régale ! C'est pendant que je décortique méthodiquement une araignée de mer un peu poilue, que les infos de la télé retiennent mon attention. Malgré une ivresse certaine, je pige qu'il s'agit d'un flash spécial, très alarmiste : la Bourse présente une activité stupéfiante. Un commentateur en costume bleu, très grave, dit que George Soros a engagé des manœuvres boursières particulièrement singulières, défiant les règles habituelles et affectant le monde entier. Les cours sont excessivement agités, d'une manière inconnue, inexplicable. Les présentateurs ont l'air effaré. Un expert vient raconter que Soros sait ce qu'il fait et que l'on assiste à une action de très grande envergure capable de relancer l'économie mondiale. Je me marre doucement parce qu'en vérité mon petit programme liquéfie les cours en disloquant les blocs majeurs, pour réorganiser la dynamique des flux financiers suivant une des lois fondamentale de la nature : le moindre effort. Je suis tout à fait ivre.

Le spectacle d'une salle de restaurant au moment où la télé annonce une crise de la Bourse sans précédent, est révélateur. L'écran affiche un maelström de graphes colorés, des taux crépitent, le nom des plus grandes entreprises défile comme un ultime moulin à prière, les valeurs se diluent

inéluclablement, des milliards virtuels sont vaporisés, le pipeau spéculatif draine à ses basques toute la cupidité du monde vers le trou noir de sa vacuité. C'est vraiment affligeant ! A ma droite, un couple persiste à se partager un plateau de fruits de mer en se faisant la gueule, ils vont finir par becqueter le goémon. Devant moi, un môme couvert de mayonnaise vient de s'en prendre une sur le cul qui n'a rien à voir avec le Cac40, et il gueule plus fort encore que les agents de la Bourse à la télé, qui pourtant perdent toute contenance. Tout le monde s'en fout ! Ces gens-là, si les infos ne faisaient pas un pataquès de la Bourse, elle disparaîtrait sans qu'ils ne s'en rendent compte. C'est la vraie économie qui becté là ce soir tandis que les spéculatifs dégustent grave à la télé. Je ne me suis pas trompé de cible. Je me verse un verre de Muscadet bien frais et le bois satisfait.

A ma gauche, il y a quand même un mec très blême qui s'écarquille devant l'écran et va très probablement gerber sa mouclade. Il le voit lui, son pognon fondre irrésistiblement. A sa table, la femme frôlée à la proue, plus belle encore, quelque chose d'égyptien..., semble moins s'inquiéter que son convive, elle a même l'air de s'amuser. Complètement à l'ouest et sans vergogne, je la fixe dans les yeux. Contact. Le boursier se lève précipitamment, la bouche crispée sur une giclade de moules à rebours, et file en catastrophe vers les toilettes. Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire. La belle n'est pas loin de faire de même. Je me lève et lui dit :

— Je peux vous aider ?

— A quoi ? me répond-elle, sidérée.

— Votre mari ne semble pas bien, y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

— Ce n'est pas mon mari.

— Je suis désolé, je...

— Et si on changeait d'air ?

Nous marchons le long du port, les haubans cliquettent du Steve Reich, un homme sur le pont d'un voilier fume un cigare en lisant un roman de marin, un verre d'alcool à la main. Nous allons en parlant sur le quai vers la mer. Elle s'appelle Claire. Sa voix est très jolie, sans gravité, légère, altière, modulée. Je l'écoute me décrire Belle-Ile qu'elle connaît bien pour y avoir vécu quelques années avec un musicien dans le squatt d'une caserne désaffectée. Elle est peintre. De belles années d'artistes fauchés. Et puis un jour, la vie insulaire et conjugale est devenue trop étroite, elle a pris la mer vers le continent et habite maintenant Bordeaux, seule et sans isolement, souligne-t-elle. Le mec qui l'accompagne n'est pas porté sur les femmes et fait un reportage sur elle pour un magazine artistique.

J'apprécie sa ferme simplicité, son ironie, sa mentalité autonome. Ceux qui craignent la liberté des femmes se privent d'un grand bonheur. Je lui parle de mon enfance au bord de l'Atlantique, les nuits de tempête où s'attend la levée du jour pour aller fouler la plage vierge et lisse, frangée de débris noirs, ourlée de clapots minéraux, mouillée d'azur, léchée d'écume. Nous marchons sur la plage, lune cachée, bain de minuit ? On nage nus à

une brasse l'un de l'autre, l'eau m'a dessoulé, j'ai vergogne à me rapprocher d'elle.

Au matin, elle me rejoint comme convenu pour petit déjeuner à la terrasse de mon hôtel. Ça clapote et cliquette autour de nous, les mouettes rigolent, il fait bon, le ciel est limpide. Les pêcheurs débarquent des caisses de poissons, ça discute tranquillement sur le quai en chargeant les camions frigorifiques. Les croissants croustillent, le beurre, la confiture, le lait, le thé rien ne manque, l'économie quotidienne ne semble pas affectée par la déroute boursière. Pas de journaux en vue, pas de radio proche, c'est la paix.

Nous avons marché sur les chemins côtiers, nous dévoilant pas à pas l'un à l'autre. Dans une crique, nagé vers le large. Comme des cormorans, séché nus sur la roche noire, plate et chaude. Claire me plaît beaucoup, je me tourne sur le ventre pour en planquer l'évidence. Trop tard, voilà ses mains sur mes fesses. Des corps mourants de désir.

En rentrant pour l'apéro sur le port, j'ai acheté Ouest-France et Le Monde pendant que Claire va chercher ses affaires. Ma cavale n'est pas idéale pour l'amour, mais j'ai envie d'être avec elle. J'ouvre un journal. Mon programme a bien commencé son travail de liquidation, et les réactions boursières sont amusantes : l'offensive de Soros a surexcité les investisseurs qui ont collé massivement à la manœuvre du grand timonier, amplifiant le phénomène jusqu'à l'hystérie complète où plus personne

n'est maître de soi, dans l'horreur absolue où tout repère est virtualisé. La plus grande fortune du monde, celle de Warren Buffet, est sur orbite, insaisissable. Elle rebondit d'une bourse à l'autre en achetant à tour de bras des actions qu'elle revend illico moins chères, aspirant dans son vortex les myriades de petits cours et ravinant les plus gros. Le lit d'un nouvel ordre financier se creuse. Qui aura le courage de débrancher la Bourse de sa lente agonie misérable ?

La distribution globale du colossal magot des paradis fiscaux éveille une vive sympathie, mais lève beaucoup d'interrogations. A la fois, ça rappelle Robin des bois que chacun peut comprendre, mais aussi c'est d'une tout autre échelle, ça fout un peu la trouille. On ne contemple pas la chute d'un empire fut-il aussi cupide et pourri sans se demander de quoi demain sera fait.

Claire me rejoint à la terrasse du café. Elle porte une robe colorée cintrée à la taille qui lui va très bien, pose un sac de voyage et commande un Gintonic. Je prends une Salers.

Nous avons fait, jour après jour, le tour complet de Belle-Île par les chemins côtiers, descendant se baigner dans de petites plages de sable finement déposé entre la roche pour les amoureux, bordées de tamaris frissonnants, rose et vert. En dessous de Palais, après la pointe de Ramonette, une bruyère dense et piquante, dévale jusqu'à des roches noires, hérissées, presque inaccessibles. Deux femmes y pêchaient, nous

les avons regardées faire, longtemps, sans mot dire, enlacés. Au-dessus de Sauzon, vers la pointe du Cardinal, la côte a une atmosphère tropicale moite et chaude avec une abondante végétation. Des ruisseaux d'eau douce dévalent et s'imbibent dans la plage. A l'opposé, la côte ouest, celle du grand large, est haute, dure et aride. J'aime l'odeur de safran des petites fleurs jaunes, immortelles sur les dunes, j'en mets dans mes poches de chemise. Nous cheminons en parlant, on s'entend bien.

Un matin, j'ai acheté un portable et me suis connecté clando sur ma base cryptée. Ma base est du type ADN (Avec Domicile Nomade), je ne sais jamais où elle loge. Pour la trouver, je consulte un site d'annonces sur la Toile où elle dépose elle-même discrètement un lien. La base est cryptée sur un algorithme piqué à Alan Turing et bricolé.

Personne à l'horizon, je vérifie que la base est vierge de toute intrusion et consulte mon compte en banque. C'est stupéfiant ! Je ne sais même pas comment se disent tant de zéros, c'est considérable, gigantesque même. Et c'est très surprenant parce que cette petite pompe à blé personnelle que j'avais pris soin de lancer dans le tsunami boursier, repose par jeu sur un principe d'approvisionnement tout à fait aléatoire. Je suis interloqué car le très grand maximum de mes besoins représente une nanogoutte du magot. Mais qu'est ce que je vais faire de tout ce pognon ? Je pourrais faire des dons à des œuvres charitables, mais aucune ne m'inspire spontanément. Je pourrais faire une OPA sur le Vatican pour qu'on réhabilite Jésus, mais il y a longtemps que j'ai cessé de pisser dans

les bénitiers. Ça me prend la tête tout ce blé. Il faut que je trouve le moyen de m'en débarrasser discrètement. Je mets au point un principe qui noie l'origine des fonds sans en perdre le contrôle. J'ai envie de tenter un coup local, bien ciblé, modéré, pour voir. Un ordre de virement de cent mille euros est activé sur le compte bancaire de chaque éremiste du plateau de Millevaches. Ça me soulage un peu, en attendant. Quelques jours plus tard, ça me reprend, je recommence ailleurs, pour d'autres gens démunis. Après, tous les jours comme un chien à pisser du billet, j'ai territorialisé mon aire d'influence.

Claire habite avec moi depuis deux semaines et me laisse filer sans forcer. Discrètement, je vire la fraîche tout azimuth comme on écope une barque trop pleine. Ça dure encore deux semaines comme ça. La rumeur du mystérieux donateur commence à prendre de l'ampleur, on en parle à la Télé, au cours d'émissions où s'opposent des avis divers sur la liquidation boursière. On se demande candidement comment l'impérialisme financier a pu prétendre dominer le monde, et les mêmes qui adoraient le dieu cupide lui mordent maintenant les mollets, les mêmes exécutent leur mission "objectivement" dans un univers qui les possède. Faut-il interdire la servilité ?

J'ai eu envie de changer d'air, de partir en dérive sans échéance ni projet, au gré des vents favorables et des meilleures émotions. Je m'arrange pour ne pas me perdre en zappant l'ennui dès qu'il se pointe.

IV

Claire est un très bon marin. Nous avons pris la mer sur un voilier de neuf mètres acheté à l'un de ses copains. Vers l'Afrique pour commencer. Je ne lui ai rien dit de mes bricoles, et suis pour elle l'auteur d'un logiciel qui me rapporte assez pour ne pas avoir à travailler. Elle expose assez de toiles dans différentes galeries pour voir venir. Je m'occupe de l'intendance.

Dans le golfe de Gascogne, j'ai fait des rêves insensés où je vire la fortune des Bush au Dalaï Lama, et me demande à qui j'ai viré celle de Poutine. Ça me réveille en sueur, effaré. Comment peut-on aimer s'occuper du pognon ? Un jour j'apprends par la radio que Soros est accusé d'avoir provoqué la liquidation de la Bourse, mais ses avocats font état d'une possible manipulation externe de la base informatique de leur client, et annoncent des preuves tangibles. Je me suis passionné pour ce feuilleton.

Les avocats tentent de démontrer que leur client a tenté de lutter de toutes ses forces contre des ordres financiers certes émis par sa propre base, mais dont il n'est en rien l'auteur. Cependant, ils manquent d'arguments vraiment probants car j'ai bien nettoyé mon passage. Finalement, il est démontré que des activités suspectes, proches des codes d'accès, ont bien été enregistrées pendant les jours précédant le jour J, mais cette explication pourtant très judicieuse n'est pas retenue, car rien n'indique le moindre lien avec l'extérieur. Je suis satisfait de mon travail. Mais Soros concentre sur lui une immense hargne où s'engouffre la lie répugnante des plus vils instincts identitaires, lorsqu'un journal révèle que la liquidation de la Bourse est un acte de terrorisme, et fait état d'une note antérieure de la CIA qui avait prévenu le gouvernement d'informations suspectes concernant une tentative de bombe numérique intégriste. A ce niveau du feuilleton, je suis bien placé pour savoir de quoi il retourne, vu que c'est moi qui ai bloqué l'accès de Soros aux cybernéticiens hystériques.

Claire a vite repéré le trop vif intérêt que je portais à ce feuilleton, et la connaissance que j'avais des arcanes les plus obscures.

— Dis donc toi, tu sais quoi de cette histoire ?

J'aurais été soulagé de tout lui raconter, mais préfère me taire, par prudence, mais aussi pour la protéger.

— T'as raison, cette histoire me passionne, l'informatique c'est mon métier, mais surtout ce coup là, c'est le graal du hacker !

Ça nous fait discuter de Lancelot du Lac et surtout de Perceval qui trouve le Graal, mais oublie la raison de sa quête et ne demande pas ce qu'est le Graal.

J'ai encore fait d'affreux rêves où je ne suis plus sûr d'avoir viré une énorme fortune par-dessus bord ou de l'avoir oubliée, mais où ? Alors je nage à sa recherche sur une mer bizarrement plate et agitée, et quand il me semble apercevoir un gros paquet de biftons ballotté par les vagues, un lourd et très sombre nuage fiscal à l'horizon déboule rapidement et bombarde le ballot avec de gros classeurs multicolores pendant que le vent me hurle des conseils très importants que je ne comprends pas. Un cauchemar ! Je me réveille trempé. Claire dort paisiblement à mes côtés, l'océan clapote aux hublots, le bateau file régulièrement sous pilote automatique, le radar est muet. Je sors m'asseoir dehors, rien à l'horizon, nous glissons d'une nuit profonde vers la lisière de l'aube, sur la peau de l'abysse, en silence, loin.

Je m'interroge sur ce cauchemar. Il me rappelle Georges Bataille dans l'Expérience intérieure : *“Jouer l'homme ivre, titubant, qui, de fil en aiguille, prend sa bougie pour lui-même, la souffle, et criant de peur, à la fin, se prend pour la nuit”*. Je me dis que, comme tout le monde, j'interprète ce que je vois, entends, goûte, touche et sens, aussi impulsivement que mon cœur bat et ma cervelle s'agite dans son bocal. Je fais référence à mon vécu, compare ce qui se présente à ma mémoire, réagis sous l'influence de mes émotions. Mais en compagnie de plusieurs

personnes, il m'arrive d'avoir l'impression qu'autant de situations qu'il y a d'interprètes, se déroulent simultanément, se superposent, s'emmêlent et se fondent en une scène immédiate et passagère où j'interprète aussi mon rôle.

Nous avons tous en commun que chacun de nous est unique. Né dans un décor, personnage d'un casting familial, plongé dans une mise en scène sociale, acteur d'un spectacle instantané, on se conjugue à ce que l'on imagine être, et finit par y ressembler. Comment modeler la glaise des situations dans un tel fatras d'influences ? Dans un monde passager aux repères mouvants, le réel devient une illusion pratique et l'absolu une mesure éphémère. Toute vérité est relative à son champ de référence. Il est tentant de tout indifférencier. Heureusement dans la relativité, des vérités locales sont possibles. Ainsi, les murs d'un bâtiment sont parallèles au fil à plomb, alors qu'en vérité ces parallèles convergent au centre de la Terre. A l'échelle d'une maison, la vérité du fil à plomb est possible. Pas à celle du Spoutnik. La géométrie euclidienne est très utile à une échelle agraire, alors qu'elle n'est pas appropriée à l'espace-temps courbe. La relativité par définition n'est pas absolue. La seule vérité absolue que je connaisse est celle des nombres quand l'unité, le 1, n'a ni forme, ni force, ni matière, sans que rien n'en fixe la durée ni la mesure, hors de l'espace temps, libre de toute relativité, sans la moindre gravité. Quand le 1 signifie à la fois les parties et le tout, le vide et l'informe, comme un nom sans qualités, une unité sans limites, un terme sans début ni fin.

La relativité mal comprise mène au nihilisme le plus sadomaso. Albert Camus dans “L’homme révolté”, dit que lorsque plus rien n’est vrai, tout est possible, et qu’alors c’est toujours la loi du plus brutal qui s’instaure au dépend des plus faibles.

Ces réflexions m’ont calmé, je vais me rendormir auprès de ma belle, et puis le vent fraîchit un peu.

On a navigué le long des côtes en jetant l’ancre là où c’est le plus beau, jusqu’à ce que l’envie de prendre le large nous charme de nouveau, ou que le mauvais temps nous retienne. L’errance est autonome, disponible à la nouveauté, gourmande et sans limite sur le questionnement. Dans l’errance, on compose avec l’immédiat, toute fixation du continuum est arbitraire, voire risquée. On s’adapte aux situations avec le minimum d’effort pour un maximum d’effet utile, comme une mouette aux vents les plus forts demeure immobile par d’infimes flexions de sa voilure et observe attentivement ce qui se présente.

En pleine mer, par une nuit sans lune, chaude et plate, longtemps après que la terre a disparu, j’ai plongé sous l’eau noire et lisse comme du basalte. Les yeux ouverts ne m’ont appris que l’abîme. J’ai rejoint la surface et fait la planche entre le vertige de l’eau et de la nuit. On évite la suffocation en respirant lentement par le ventre jusqu’à trouver l’immobilité, les bras étendus, mains ouvertes. Ne pas penser, ne rien imaginer, ne pas se sentir flotter, s’oublier pour ne plus avoir peur, allégé

de soi, sans gravité. “*L’eau dans l’eau n’a pas de poids*” dit Léonard de Vinci. Ne qualifier ni la nuit, ni l’isolement, ni la profondeur du ciel et de la mer. Infiltrer le continuum. Ce rituel non pour braver la Nature, mais y faire corps, pour mieux résister au danger de la mer, ne pas risquer d’oublier la précarité de la nef, ne pas se faire surprendre. Trop de confort, trop de sécurité, met en danger et rend stupide. Quand je suis remonté à bord, Claire m’a frictionné des pieds à la tête.

Lorsque la navigation est tranquille, on a du temps pour discuter. Et comme on manque de fleurs, on en parle de plus en plus souvent. En mer, les nuages, les vagues, le vent, on peut comprendre ces phénomènes, en observer les causes et les effets, mais pourquoi les plantes poussent-elles ? Pas comment, pourquoi ?

Je cause facilement avec elle de questions restées solitaires, un peu docte parfois, en confession aussi.

— En fait, une graine est le moment d’un passage végétal dont elle n’est ni l’origine ni la fin. La graine pousse avec ce qui l’environne et l’influence à son tour suivant le principe d’interaction. Mais on ne peut pas dire qu’elle exécute le programme de la plante. Elle contient plutôt les conditions initiales d’une transformation progressive dans un environnement saisonnier. La tige commence à pousser lorsque les conditions de la germination sont réunies, quand la matière réagit aux sollicitations de son environnement, et cette transformation contribue à son tour à la croissance de la plante, ainsi de suite, jusqu’à la prochaine graine, et la plante suivante. La graine est un moment du continuum “plante”.

— Bon, je vois à peu près ce que tu veux dire, mais tout ça ne nous dit pas pourquoi la plante se reproduit.

— Hum, on finira peut être par y arriver. Comme disait Pythagore : *“ Tu connaîtras autant qu’il est possible à un mortel, que le monde est en tout point semblable à lui-même ”*. Mais le plus troublant, c’est qu’en même temps que la reproduction pérennise le continuum “plante”, elle use la matière végétale et la fait mourir. J’ai l’impression que la vie épuise le corps transitoire qu’elle squatte. Autrement dit, la vie tue ! On finira par être obligé de tatouer “la vie tue” sur les fesses des bébés pour qu’ils ne risquent pas d’attaquer leurs parents en justice quand ils se découvriront mortels.

— C’est ça ! Et il faudrait éliminer les vieux dès leur naissance, me réplique-t-elle en riant.

Je me marre. On se roule un pétard. La réserve commence à baisser, il va falloir accoster un de ces quatre. L’herbe délie ma langue, je persévère dans la démonstration.

— Peut-être que si l’on a du mal à expliquer pourquoi la plante se pérennise, c’est qu’il faudrait un modèle nouveau pour décrire la Nature. La difficulté, c’est de décrire ce que l’on observe comme le moment passager d’une continuité qui semble n’avoir ni début ni fin.

— Euh, je te rappelle que Giordano Bruno a été brûlé vif à la fin de la Renaissance pour des questionnements comme celui-là.

— Je suis très content que tu parles de Giordano Bruno. Oui, il a été mis à mort parce qu’un monde infini n’ayant pas d’origine ne commence

jamais, et par conséquent ne peut avoir été créé. Exit Dieu créateur de l'univers : direction le bûcher. A cette époque où les livres étaient rares, on se contentait de brûler leur auteur... Dans un univers infini fait de mondes infinis, on se demande comment faire le point dans une mouvance où les repères sont fluctuants, où les calculs n'ont pas de mesure. En fait, d'autres repères deviennent perceptibles, d'autres mesures émergent, d'autres modèles se découvrent.

— Et on voit quoi, me demande-t-elle dubitative ?

— Quand Einstein se demande ce que l'on voit quand on va à la vitesse de la lumière, il constate qu'aucun modèle scientifique ne répond à cette question. Alors il forge des outils mathématiques avec l'aide de sa première femme, plus calée que lui en physique, afin de décrire ce qu'il imagine, et ils inventent un nouveau système de représentation du monde basé sur un rapport d'énergie et de masse. Cependant, quand ce système décrit ce qui se passe à la vitesse de la lumière, il fait une sorte d'arrêt sur image du couple matière-énergie, mais on ne sais toujours pas ce que l'on voit passer.

— Pourquoi est-ce aussi informel ?

— Intuitivement, j'ai l'impression que c'est parce que la forme ne fait pas partie du problème tel qu'il est posé, voire qu'elle en a été exclue, comme si la forme était perçue en tant que sous ensemble des forces et des matières, façonnée par eux et par conséquent secondaire. Et ça m'étonne, car dans tout ce que j'observe dans la Nature, la forme est une part du phénomène aussi essentielle que l'énergie et la matière. Je constate dans chaque phénomène, une intime interaction des formes, des forces et des

matières. Et j'ai l'impression que dans la formule d'Einstein, $e=mc^2$, c'est la vitesse absolue de la lumière qui, en rendant la forme fugace, l'annule. Dans cette équation, à la vitesse ultime de la lumière, le temps semble artificiellement s'arrêter, et l'on peut ainsi fixer le rapport de l'énergie et de la masse, comme une immobilisation du continuum, comme une éphémère constance, sans durée ni forme.

Le vent a soudain forcé, la mer s'est creusée. Les écoutes ont été fermées, le pilote automatique démonté, les photovoltaïques repliées, la Grand-voile réduite, un Tourmentin a pris la place du Foc. Le temps d'enfiler un ciré et le harnais de sécurité, une muraille obscure jaillit de l'horizon et déverse une lourde pluie sur le pont, avec de terribles rafales et de profonds remous. Plus question de philosopher en tirant peignard sur un joint. On a bataillé ferme pendant deux jours et nuits, se relayant pour dormir quand ça mollissait. Claire assure comme une pro. Le bateau passe bien la tempête, les voiles sont de bonne coupe et résistantes, la coque fend les vagues sans heurts, le cap est gardé. Il faut tenir bon, faire face, être là, pas le choix. On en sort lessivé avec un moral lumineux et vivifié.

Une nuit où je prenais l'air après avoir fait l'amour, je me suis endormi sur le pont. Je rêvais onduler entre deux cuisses noires et luisantes. J'ouvre les yeux, il y a bien deux cuisses noires et luisantes qui étreignent de part et d'autre la coque du bateau et la font glisser à la lisière de l'eau. C'est un moment aérien entre le rêve et l'éveil. Je lambine à m'en extraire car je me sens à l'orée d'un spasme inqualifiable. J'inspire quand

l'onde s'amplifie, expire quand elle décline. On dirait deux gros dauphins, des orques plutôt, qui épaulent mollement la coque avec un très ample et lent mouvement de queue. Immobile, je les écoute respirer. Il me semble voir leurs yeux luire malicieusement. Soudain, devant le foc surgit une immense masse sombre, plus haute que le mât, plus large que la coque ! Une sorte de gigantesque phallus noir passe en oscillant amplement à quelques brasses seulement du bateau. C'est effrayant ! Il transperce la mer d'un ample va et vient. Tétanisé, je le vois passer trop près. On dirait un sous marin à moitié coulé, vertical, comme un horrible fanal de mort. Nous allions droit dessus si les poissons pilotes ne nous avaient déviés.

Je regarde le radar, il est muet. J'ouvre le boîtier d'alimentation, le fusible est grillé. Je le remplace, le radar se met à biper frénétiquement. Claire se redresse aussitôt.

—Que se passe-t-il ?

—Le radar était en panne, on est passé juste à côté d'une épave de sous-marin. Viens voir !

Elle sort nue sur le pont. L'immense phallus noir ballote juste à l'arrière du bateau, beaucoup plus haut que lui. Elle presse les deux mains sur sa bouche pour retenir un cri d'effroi.

Les grands poissons pilotes ont disparus. J'ai rêvé ?

V

Au large du Portugal, je me suis connecté à ma base cryptée. Le veilleur signale l'historique d'une tentative d'intrusion infructueuse sur l'un de mes comptes bancaires, et il en affiche le lien. Je clique, ça mène à un cabinet international d'investigation financière. C'est grave ! Ça sent les grands fauves, je suis pisté. Déconnection immédiate, je jette discrètement l'ordinateur par dessus-bord. Pas de problème, j'en ai un autre, vierge, et mes data cryptés sont stockés sur le web.

On a filé entre ciel et eau, nuit et jour sur une mer immense et par vent stable sous pilote automatique, en un long moment d'intense fusion amoureuse. Au large du Bénin par vent de travers, comme la météo, devant, s'annonçait mauvaise et que derrière, elle restait belle, on a fait demi-tour et continué l'effusion. Claire semble amoureuse. Je le serais

aussi mais la cavale s'interpose. Parfois, j'ai envie de tout lui dire, et me retiens.

Un matin nous sommes de nouveau au large du Portugal. On accoste dans un petit port de pêche au-dessus de Porto. De longs poissons plats sont enroulés comme des lames d'argent dans de grands paniers d'osier. La terre a tangué une bonne semaine sous nos pieds. Nous faisons une orgie de fruits frais, de légumes craquants, de fromage coulant et de pain croustillant. Ça clapote tranquillement autour de nous et papote gentiment au café du quai. Les jours suivants, dans la campagne, nous avons marché sur les chemins alentours en faisant des boucles qui nous ramenaient au port. Le paysage est vallonné de collines boisées entre lesquelles s'écoulent de petits torrents qui polissent de longue date des roches aux formes fluides. La nature est tendre et colorée, les plantes jaillissent, les feuilles se déroulent, les fleurs s'entrouvrent. En remontant le cours d'un mince cours d'eau qui s'écoulait à travers une forêt de feuillus, nous avons découvert une source, au milieu d'une clairière lumineuse et paisible, bordée par cinq chênes ancestraux. Un très bel endroit où se poser. Le panorama est impressionnant. Devant : la mer immense. Derrière : une colline boisée. Plus loin : d'autres collines boisées, plus claires progressivement jusqu'à l'horizon. Pas une maison en vue, c'est parfait. Autour de la source flotte un nuage bleu. Des jacinthes sauvages. Claire assise, trempe ses pieds dans l'eau. Je retire mes godasses, ma chemise, mon froc et m'allonge en couinant dans l'eau glacée. Elle me rejoint nue.

Un chemin carrossable mais touffu, au bord de la clairière, descend la colline vers l'Est, en sinuant doucement pendant près d'une demi-heure, jusqu'à un pré bordé d'eucalyptus aériens. Au delà, une vieille ferme pointe son toit de tuiles. On nous y offre de quoi manger, du lait cru, du fromage, des légumes et des fruits. Des œufs avec le soleil à l'intérieur baignant dans du petit lait. Le paysan est chaleureux, son fils parle français. La colline leur appartient. Le père accepte que nous y campions pour un loyer raisonnable.

Le lendemain au Port, j'ai acheté une tente où l'on se tient debout, et tout ce qui est nécessaire à un campement confortable, ainsi que deux vélos et une carriole. Nous avons acheminé l'équipement dans la clairière. Je rêve d'y construire une cabane autonome. J'en ai fait souvent les plans dans ma tête, habitée de saison en saison. J'en connais l'ossature et l'enveloppe, la couverture et les ouvertures. J'ai en mémoire comment la construire, son orientation solaire, sa position aux vents, sa forme et ses matériaux. Elle n'a plus qu'à se déployer dans ce lieu merveilleux.

De jour en jour, nous sommes redevenus sédentaires. Habitants des bois, nus le plus souvent, lisant beaucoup dans des hamacs. J'ai fabriqué un petit four où nous avons cuit le pain. Avec de grosses pierres, nous avons bâti un bassin d'eau claire alimenté par la source, où nous pouvons clapoter en papotant. On s'éclaire avec des lampes à pétrole. A la fin de l'été, je me suis lancé dans la construction d'une cabane en bois dans les plus grosses branches de l'un des chênes, celui qui est enlacé de glycine. Le paysan a

donné son assentiment à condition de lui donner la cabane quand nous partirons, un jour pas trop lointain. Le loyer a un peu augmenté. Le fils a été content de m'aider, son père a prêté une échelle et des outils. La technique d'une maison dans un arbre consiste à la rendre indépendante du mouvement du tronc et des branches tout en y étant solidement fixée. Les articulations de la structure porteuse doivent être élastiques et résistantes. J'ai utilisé des chambres à air de pneus comme ligature, et là où les poutres passent à toucher les branches, des pneus fendus les entourent pour éviter de blesser l'écorce. Nous avons construit en hauteur une cabane transparente au ras de la canopée frémissante. C'est une pièce de cinq mètres sur trois, prolongée par une terrasse de deux mètres sur trois, suspendue entre ciel et terre, face à la mer. La structure en bambou est aussi légère que résistante. Le sol est en planches épaisses et brutes. Une coursive extérieure fait le tour. La balustrade de la terrasse est un entrelacement de lianes. Le toit est recouvert de bardeaux de châtaignier fendus. Des fenêtres récupérées dans une maison en ruine entourent la cabane. Claire les a peintes de couleurs pastels allant du vert au bleu, avec une ponctuation de jaune pour certaines. La cabane ressemble à une bulle colorée sous une coquille de noix. Une plaque photovoltaïque fixée au faîte de l'arbre, est câblée à deux batteries de moteur de bateau récupérées dans l'arrière port. Elle alimente l'éclairage et le petit frigo, recharge le téléphone et l'ordinateur, pompe l'eau de la source. Évidemment on pisse dehors, plus loin, et on se baigne dans le bassin. Nous vivons là de longs moments de rêve. Claire peint de petits formats à l'huile. Je lis beaucoup. "Mille plateaux - Capitalisme et schizophrénie" de Deleuze et Guattari m'a

bien pris la tête et beaucoup apporté. Ce soir, je suis assis sur la terrasse, un verre de gentiane devant moi. Les martinets ont fini de plonger autour de l'arbre en hurlant de rire, la nuit s'annonce. Un corbeau me regarde. Je suis songeur, car il s'est passé quelque chose d'inquiétant.

Hier, au marché du port, un jeune homme pas du coin m'a suivi d'un étal à l'autre. Très repérable, costume-cravate neutre, plus timide que menaçant. Quand j'entre d'un pas vif dans les ruelles du port, il me suit et colle au dédale. A l'angle d'une ruelle déserte, je me plaque au mur, l'attends et le bloque. Il s'écrase contre moi, effrayé, s'étouffe terrorisé, recule en chancelant, et n'inspire pas de danger.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui dis-je brutalement.

Le gars bredouille blême ...qu'il me cherche ...qu'il est pas sûr que c'est moi ...qu'il s'excuse...

— Tu me cherches pourquoi ?

— Je suis agent de l'Urssaf, chargé du recouvrement des trop payés.

— Chargé par qui ? demandé-je sidéré.

— Mais, par l'Urssaf!

— Non ! Tu déconnes ?

— Non, non, c'est vrai... Je suis chargé de vous faire régler votre dette...

— Tu te fous de ma gueule ?

— Non, je vous assure... Tenez...

Il me tend une carte professionnelle à l'en tête de l'Urssaf, avec son nom, Djamel Ledu, et sa fonction, Recouvrement. Ça m'épate, je les avais oubliés ceux-là, un éclat de rire monte, retenu. L'inquiétude revient, c'est trop gros, je n'imagine pas l'Urssaf envoyer quelqu'un au Portugal. Et puis, comment m'a-t-il retrouvé ? Il faut que je le fasse parler. Il y a au bout de la ruelle une placette avec un petit bistrot où je l'invite à s'asseoir. Là, il est moins effrayé, sort des formulaires et me tend un stylo tout en me prenant la tête sur les modalités de recouvrement du trop-perçu que je dois rembourser. Je remplis les formulaires avec son stylo. J'écris mon ancienne adresse et le RIB d'un petit compte peinard, et signe. Voilà un petit problème réglé, maintenant je veux savoir ce qu'il sait. Il me tend un reçu en souriant et met le dossier dans une sacoche en cuir à lacets qu'il referme soigneusement, s'excuse en retirant sa veste, la pose sur le dossier de sa chaise, défait sa cravate et déboutonne deux boutons de chemise, relève ses manches au-dessus du coude, et sourit. Il a une tête de Djamel breton, cheveux blonds, yeux vert clairs, teint mat, bouche charnue, nez fin légèrement busqué, menton têtue. Il est mince et de taille moyenne.

— Comment m'as-tu retrouvé ?

— Par la routine, en me rendant chez votre mère. Je lui ai dit que je venais voir son fils pour un remboursement de l'Urssaf, et elle m'a très gentiment montré une belle carte postale d'un joli petit port où était écrit *“Après avoir fait demi-tour au large du Bénin, nous nous posons au Portugal pour quelque temps”*. J'ai noté le nom du port et me voilà.

Le sympathique Djamel Ledu vient de boucler favorablement son boulot, est content d'être là, a envie de bavarder. Nous parlons des nouvelles du monde. Il dit que le magot de Warren Buffet toujours incontrôlable, achète maintenant des matières premières à leur plus haut prix dans les pays pauvres et les revend moins cher ailleurs, du jamais vu ! D'autant plus que ce commerce inhabituel s'est révélé très profitable à l'économie mondiale. Je me dis que c'est fascinant ce qu'un petit programme conçu suivant une simple règle de la Nature, le moindre effort, peut être efficace pour ordonner les flux financiers en un limon fécond.

Djamel Ledu s'interroge sur ce qui s'est passé à la Bourse, ça l'intrigue, "c'est tout de même bizarre... on dirait... c'est comme si... vous ne trouvez pas ?..." et se demande "comment ça a pu arriver tout ça ?". Je lui réponds que ça avait commencé à dérailler bien avant, que ça ne tenait pas la route et que ça a fini par péter. Il hoche la tête, "c'est vrai que c'était bizarre la Bourse, mais au moins on comprenait pourquoi cette pompe à blé déconnait tandis que maintenant qu'elle s'organise toute seule, c'est carrément étrange". Je lui dis que du chaos naît toute forme et qu'il n'est pas étonnant que le tohu-bohu boursier finisse par s'ordonner en un profil d'équilibre, et en m'écoutant dire cela, je pense que l'idée d'un Dieu programmeur du monde annule toute compréhension de la Nature autogène.

Djamel Ledu vide son verre de vin blanc frais, je vide le mien et les remplis de nouveau. Un bateau de pêche accoste. Je me roule une clope. Il

me dit qu'il s'en roulerait bien une, mais ne sait pas le faire. Je lui en roule une, la lui tend et pousse le briquet de son côté. Le bateau coupe le moteur, les pêcheurs débarquent les caisses de poissons, nous les regardons en fumant. Je vois Claire au loin venue me rejoindre, et lui fais signe. Elle s'approche surprise de me voir en compagnie. J'aime bien cette robe légère et fleurie, vaguement boutonnée devant. Je lui présente mon invité, et lui explique la situation d'un air enjoué. Elle s'assied, un peu réservée. Nous parlons banalement de la navigation à voile et de la baie du Mont St Michel où il habite. Il dit maintenant que sa sœur érémitique sur le plateau de Millevaches, a été sortie d'une sacrée mouise le jour où elle a reçu un bon paquet d'argent sur son compte, comme un copain à lui dans un village proche aussi qui était au chômage depuis trois ans. Il se demande qui a fait ça et pourquoi, mais ça lui plaît "comme quand les grévistes font passer gratos au péage des autoroutes", et il se marre.

Ça sent le roussi ! Ce mec m'a repéré. Je la joue dandy, m'émerveille de la chance de sa soeur, m'inquiète du devenir de la Bourse et me réjouis de ce charmant petit port portugais. Mais Ledu qui opine amicalement commence à m'inquiéter grave sous ses airs candides. J'amorce poliment un congé progressif. Claire n'a pas été très bavarde. Nous filons en vélo vers la cabane. Je suis soucieux. Elle me demande si tout va bien. J'élude la question. L'inquiétude m'enferme. Nous restons silencieux sur la terrasse. Elle se lève, m'embrasse et va se coucher sans insister. Maintenant elle dort. Djamel Ledu m'inquiète. Que sait-il, que veut-il ? L'Urssaf me retrouve au Portugal ? Ça tient pas ! Ledu bosse pour les

grands fauves internationaux, c'est sûr. Je bois le verre de gentiane. Le corbeau s'envole d'un coup d'ailes. Une marche craque derrière moi. Ma tête prend un coup violent, un éclair foudroyant me précipite dans un abîme noir.

Je me réveille avachi à terre, du sang coule sur mes yeux et dans ma bouche, j'ai du mal à fixer le regard et ça cloche dans mes oreilles. J'ai envie de gerber. J'ai mal à la tête, des lancements aigus. Je tente de redresser mon corps mou. Je suis attaché, les mains liées derrière un poteau. Je remonte le menton douloureusement. Ça bouge là-bas, des formes s'agitent, la cabane tangué. Devant moi se dandine un corps à plusieurs jambes qui ballottent au dessus du sol. Je vois mieux, c'est un gros mec qui retire son froc. Ça bouge vers le lit. Il y a un autre mec, efflanqué, il a l'air à poil. Sur le lit, il y a un corps nu qui bouge. C'est Claire, elle est attachée et hurle, tout d'un coup mes oreilles l'entendent hurler.

Je veux me relever, les liens sont très serrés, je me contorsionne, m'arque, ça tient. Je m'étrangle de rage, tire les bras au maximum en tapant violemment des pieds le plus près du lit pour arrêter tout ça. Je vois le gros mec debout entre les jambes de Claire qui la soulève à pleines fesses, et s'affale brusquement sur elle, les bras ballants sans plus du tout bouger. Claire rugit à pleine gorge. L'autre mec fourre sa bitte dans la bouche grande ouverte. L'éclat des dents claque. Il pousse un cri abominable en se propulsant en arrière, bras et jambes désarticulés. Une

giclée de sang et de sperme flotte en l'air pendant qu'il bascule par-dessus la balustrade de la terrasse en hurlant dans sa chute. Bruit lourd du corps au contact de la terre. Silence. Plus rien ni personne ne bouge. Silence complet. Un frôlement derrière moi, des mains me détachent dans l'ombre. Je me relève et perds l'équilibre, rampe vers Claire que je n'entends plus. Le mec sur elle ne bouge toujours pas, je le fais rouler à terre d'un coup d'épaule. Ça ne le réveille pas. Claire a les yeux épouvantés. Elle aspire une grande goulée d'air. Je la détache, m'assieds près d'elle et la tiens serrée contre moi. Son corps frémis de convulsions. Je vois le mec inerte sur le sol et me lève d'un bond pour l'attacher avec sa ceinture. Il a une grosse plaie à la tête. Je me demande qui l'a assommé et m'a détaché. Claire se lève et mets des vêtements, très pâle. Une colère froide monte en moi. Je tire le mec par les pieds sur la terrasse et le fais basculer dans le vide. Bruit du corps sur la terre, silence. Je projette leurs vêtements par la même voie. Claire est tétanisée. Je la prends par l'épaule, on descend l'escalier doucement.

En bas, les corps nus ont l'air mort. L'un d'eux a la jambe pliée dans le mauvais sens et l'autre pisse le sang par l'entre-cuisse. Le visage de Claire est épouvanté. Je fouille les poches de leurs habits, une clé de bagnole, portefeuilles, un papier plié. Email des grands fauves du cabinet international d'investigation financière, reçu la veille. Une seule consigne : rechercher des personnes qui auraient l'air de se planquer dans la région. Pas réussie la mission de repérage de ces brutes à l'image de leurs maîtres. Mais pour vivre planqué, mieux vaut se fondre dans la conformité

qu'habiter une cabane dans les arbres. Leur bagnole pourave était garée en bas du chemin. Je la conduis sous la cabane et charge les corps dans le coffre; très lourds ces salopards. On roule silencieusement à travers la nuit dans le battement régulier des troncs clairs d'eucalyptus. Je me dit que je suis repéré, qu'il faut dégager vite fait. Je regrette d'avoir entraîné Claire dans ce désastre. Elle dit d'une voix étranglée quelque chose comme : "tu sais, le mec n'a pas eut le temps de me violer, il s'est effondré d'un coup sur moi et ne bougeait plus". Captif de mon angoisse, je répond une banalité. Le silence s'installe entre-nous. Elle vit son drame sans connaître le mien, il faut que je lui parle.

— Claire, il faut que je te dise, ces mecs me pistaient, je suis recherché partout.

— Pourquoi ?

— C'est moi qui ai liquidé la Bourse.

— Je m'en doutais. Tu aurais dû me le dire. Je te l'avais demandé. Dit Claire d'une voie aigüe.

— Je regrette de t'avoir entraînée là-dedans, j'ai failli te le dire, j'en ai eu envie, mais j'ai cru plus prudent de te tenir à l'écart. Tu comprends ?

Elle reste silencieuse.

Un chemin de sable mène sur une plage isolée où reposent deux barques, noire et blanche. Je les tire à l'eau, les relie avec une corde et charge les mecs. Nous embarquons dans l'autre barque. Je rame près d'un quart d'heure vers le large. Là, les corps sont livrés à la justice océane.

Claire immobile ne dit rien. Sa raideur m’effraie, son regard me fuit. Au retour, elle chante doucement un air sans parole, je rame au tempo de l’étrange mélodie. Les barques ont été remises à leur place, nos empreintes effacées de la voiture, le sang nettoyé. Nous marchons d’un bon pas le long de la côte. Je lui dis qu’il faut dégager vite fait dans un endroit clando. “Tu es en danger avec moi, Claire”. Une fêlure me traverse, douloureuse, très. Je retiens de lui dire que je comprendrais qu’elle me quitte. Je sens qu’elle m’en veut terriblement. Elle dit seulement qu’elle se demande qui nous a sauvés, et marche en silence. Nous arrivons sur une route avec un arrêt de bus qui passe par notre port. On attend, le jour se lève dans un silence pesant. Dans le bus, il n’y a pas grand monde, une petite fille rêveuse avec un cartable sur les genoux, une vieille femme qui somnole, un pêcheur délavé, noyé dans ses pensées. Claire s’est endormie. Je cogite frénétiquement. Le bus traverse des plantations de chêne liège et longe la côte. Le port apparaît. Nous descendons du bus et prenons le chemin qui mène à la maison entre la mer et les champs.

- Il faut partir d’ici, dit Claire. Je veux rentrer en France.
- Le plus sûr, c’est en bateau. Viens avec moi.
- D’accord, mais jusqu’en France.
- Pas après, c’est ça ?
- C’est possible.
- Tu m’en veux beaucoup ?

— Oui. Tu aurais dû me prévenir, tu pouvais m'en parler, tu aurais dû me faire confiance. Je me sens trahie et menacée. Et puis, je suis complice de meurtres, c'est abominable !

— Je les prendrai sur moi, si nécessaire.

— Je te remercie, mais ça ne les effacera pas de ma mémoire.

— Tu penses à me quitter ?

— C'est confus, à la fois plus prudent, mais très douloureux.

Une odeur de tisane dans le vent marin, la cabane pointe au-dessus des arbres. On évite l'allée forestière, avancée en sous bois. Voilà la clairière. Il y a un sac de couchage bleu en lisière, un mec est en train de s'en extraire. Nous restons cachés. C'est Djamel Ledu à poil qui s'étire longuement au soleil. Je ne vois personne d'autre, ni dans les bois, ni sur la terrasse, la cabane transparente semble vide. On sort du bois. Djamel Ledu pousse un cri de surprise, a l'air très content de nous voir malgré mon air farouche, et s'empresse d'enfiler un slip blanc. Il s'adresse à nous en s'approchant.

— Bonjour, excusez-moi de vous déranger, je crois que je vous dois des explications.

Il n'a pas l'air dangereux, mais je suis sur mes gardes. Je lui demande s'il est seul, il répond oui.

Claire s'étonne :

— Ce n'est pas tous les jours qu'on voit l'Urssaf dans cette tenue.

Il sourit, se rapproche et s'adresse à moi.

— J'étais là hier soir, c'est moi qui vous ai détaché.

Je le regarde éberlué. Claire l'invite à nous raconter tout ça sur la terrasse. Je suis fébrile et inquiet. En passant près du bassin où le soleil scintille, Claire entre dans l'eau en retroussant sa robe à mi-cuisse, et la relève sur son ventre pour s'asseoir dans le bassin. Elle aussi porte un slip blanc. Je ressens à mon tour le besoin de me laver de cette sinistre nuit, retire mes pompes et mes vêtements, et m'allonge dans le bassin. Djamel s'assied sur la margelle et remue l'eau des pieds. Claire gênée par sa robe, nous tourne le dos, la déboutonne, la retire et glisse son corps sous le scintillement de l'eau jusqu'aux fines épaules. Djamel prend l'eau au creux des mains, se lave le visage, puis le buste et les jambes. Claire se masse la nuque. Djamel s'allonge entièrement dans le bassin. Le bassin lave la sinistre nuit. On s'exclame à tour de rôle sur la fraîcheur de l'eau. On sort. Claire grimpe l'escalier rapidement en premier, la robe à la main. Djamel la suit, ruisselant. Deux papillons blancs virevoltent d'une marche à l'autre. Je fais de ma chemise un pagne autour des reins et monte le froc à la main. On se pose sous la glycine très odorante. Claire nous rejoint drapée d'une soie aérienne verte et bleue, et pose des pommes et du thé glacé sur la table. Elle est visiblement soulagée que Djamel Ledu soit là, entre elle et moi.

Lui, un peu fébrile, s'adresse à elle :

— C'était moi hier soir, j'étais dans les bois, je vous ai entendue crier. Je suis monté sans bruit et vous ai vue sur le lit...

Il se trouble, tourne les yeux vers moi et bafouille :

— Quand j’ai vu que le mec à poil allait la, lui faire..., j’ai pris une bûche et l’ai assommé, et puis l’autre est passé par-dessus bord, alors je vous ai détaché.

— Qu’est-ce que tu foutais dans les bois ? je lui demande.

Claire ne le laisse pas répondre et pose une autre question.

— Pourquoi n’êtes-vous pas resté après nous avoir libérés ?

Il la regarde alors avec une vive émotion et dit qu’il ne pouvait rester davantage, se tait en baissant rapidement les yeux, mais ses lèvres frémissent et le voilà qui avoue avoir un peu tardé pour passer à l’action, “le temps de reprendre mon souffle, de détourner les yeux, ce que je voyais, vous comprenez, toute nue comme ça, attachée sur le lit..., franchement ça m’a excité” dit-il enfin en esquissant un vague sourire d’excuse. Il a tant de mal à dire son émotion que ça fait rire Claire. Je verse le thé dans les verres, nous buvons ensemble. Le soleil filtre à travers la glycine et le léger voile bleu de Claire. L’odeur est vraiment délicieuse. Djamel un peu fébrile, demande maintenant à Claire, “si elle ne regrette pas qu’il soit intervenu cette nuit de manière peut-être intempestive”. J’en suis interloqué, mais elle lui répond aimablement :

—Mais pas du tout, comment vous remercier ?

—Vous ressemblez à Nefertiti, je peux vous appeler comme ça ?

—Pas de problème Djamel, dit-elle en éclatant de rire.

Je suis complètement largué par l'attitude de Claire. Elle me fascine. Sous le voile de glycine, un mince ruisseau nu file des seins au nombril. J'ai très envie d'elle. Je ne suis pas le seul. Dans la candeur de son slip blanc visiblement enflé, Djamel tout en s'exclamant sur la cabane, pose impulsivement la main sur le bras de Claire. Elle lui sourit et je sens ses doigts de pieds se poser sur les miens. Contact. Tout peut arriver maintenant, peu m'importe. Lui, tout en parlant, fait de petits mouvements sinueux d'un doigt sur sa peau. Les doigts du pied remontent l'intérieur de ma cuisse. Il y a de l'amour dans l'air. Je veux Claire, je suis prêt à tout pour la retrouver. Son pied je le prend, le pose sur mon sexe et en masse la cambrure. Elle allonge la jambe, la glycine roule sur les cuisses. La libido monte. Claire met ses mains sous la nuque, l'aréole des seins se dévoile. Djamel fébrile, je l'entends frissonner, prend l'autre pied et le masse. Claire a fermé les yeux. Voilà que s'entrouvre l'intérieur pâle des cuisses, la caresse est plus fine, le désir plus fort. L'ultime voile de glycine s'estompe, j'aime sa toison noire. Djamel y pose la main, ses doigts lissent doucement le sillon nacré. Je me lève et caresse le ventre et les seins. Djamel à genoux, mêle sa chevelure blonde à la toison noire. Elle se cambre, me regarde les yeux mouillés, prend ma tige et la suce. L'orgone fait une grappe bleutée autour des corps haletants, mais le fauteuil en rotin commence à craquer, alors on va sur le lit large et souple à faire frémir la canopée.

A midi, je suis sur la terrasse. Ils dorment. Je suis interloqué par Claire. Tout s'est passé comme si la libido faisait oublier le viol, comme

une réaction vitale annule une réaction mortifère. Je suis épaté par sa facilité à se donner à un autre homme, devant moi, avec moi. Je me sens largué par elle, mais happé dans son monde.

Djamel me rejoint sur la terrasse. Je lui pose la question brusquement :

— Qu'est-ce que tu foutais là l'autre soir ?

Il ne se trouble pas et me raconte :

— Quand ma sœur m'a parlé du généreux donateur des Millevaches, ça m'a donné envie de suivre cette piste étrange à titre perso en me servant de mes accréditations professionnelles. J'ai ainsi pu retrouver la banque émettrice des virements, mais n'ai pu accéder au compte anonyme. Alors, j'ai invité à dîner un copain hacker qui m'a déjà rendu quelques petits services. Il est allé placer dans la banque une espèce de capteur pour nous avertir quand une opération se pointerait.

”Un jour le bip sonne : un message d'alerte est affiché, j'appelle mon pote qui vient voir illico et dit qu'une consultation bizarroïde a eu lieu sur le compte, sans mouvement de fonds, ça ressemble plutôt à une intrusion. Son mouchard a enregistré l'adresse des intrus. Elle mène à une agence de renseignement du bizeness international. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt leur messagerie. Ce sont des pros de première, payés par Warren Buffet pour retrouver ceux qui ont liquidé la Bourse.

Il est de plus en plus fébrile et continue :

— Une semaine plus tard, le bip a encore sonné. Une connexion normale mais très brève a été enregistrée. Mon pote l'a positionnée en mer au large du Portugal, d'un avion ou d'un bateau allant dans une direction inconnue. Je n'en savais pas plus, et des mois ont filé, sans que rien ne se passe.

”En rédigeant un rapport sur une affaire banale de trop perçu, j'ai retrouvé mes notes à propos de la carte postale de ta mère, celle du Portugal. Tu imagines bien que tout ce qui passe au large du Portugal m'obsédait, alors j'ai vérifié si la date de la carte postale pouvait coller avec celle de la connexion repérée par mon copain, mais elle était plus récente. Une nuit, j'ai rêvé de la carte postale avec l'impression pénible et insistante de rebrousser chemin. A l'éveil, je m'en suis souvenu. J'ai relu la carte postale : *Après avoir fait demi-tour au large du Bénin, nous nous posons au Portugal pour quelque temps.* Il y avait bien eu un aller retour. J'ai déployé une carte de cette partie du monde et tracé la route d'un bateau depuis le Portugal jusqu'au large du Bénin, et retour. J'ai lu un gros bouquin de navigation et fini par savoir calculer la vitesse probable d'un bateau à voile suivant la météo à cette époque, dans ces contrées. A partir de la date de la connexion au large du Portugal, et en estimant le voilier de taille moyenne, l'aller-retour du Bénin coïncidait avec la date de la carte postale. Alors je me suis beaucoup plus intéressé à ton dossier.

Il me regarde en souriant, très satisfait. Djamel je l'aime bien, mais il commence à en savoir trop et je me demande ce qu'il veut.

Il enchaîne :

— J'ai pu convaincre l'Urssaf qu'un voyage au Portugal pouvait leur permettre de récolter un gros trop versé, et t'ai trouvé sans mal en posant des questions aux commerçants du port. Je pense que tu es le donateur des Millevaches et le liquidateur de la Bourse, dit-il dans un souffle. Puis se reprenant, c'est toi n'est ce pas ?

La glycine est lourde tout d'un coup et les feuilles d'acier. Je regarde la mer au loin, si vieille et toujours naissante. Je regarde Djamel, jeune et trop bavard, sympathique et trop malin.

Il continue, insistant :

— Je n'ignore pas que ta tête est très cher payée. Quand je suis venu l'autre soir pour t'espionner, j'étais décidé à faire du blé, mon boulot m'emmerde, je me la coulerais bien douce sans bosser.

Il est temps que je prenne la parole :

— Ta démonstration concernant la coïncidence des dates est fragile. Au moment de la connexion, as-tu vérifié si un autre bateau se trouvait dans les parages ou si un avion ne les survolait pas ?

Il ne se démonte pas :

— C'est pour ça que j'avais besoin de te voir. La personnalité du mec qui ruine la Bourse et distribue le pognon est très particulière. C'est le genre Arsène Lupin du virtuel avec un zeste de Corto Maltese. Tu es de quelle tendance politiquement ?

—Je suis du genre anarcozen, branche autonomie solidaire. Tu piges ?

Il se marre, “ça ne m'étonne pas”, et reprend :

—En plus, c'est toi qui as bricolé la base de données de l'Urssaf pour le trop perçu, ne nie pas !

Il a un peu forcé le ton, mais reste souriant. Je lui dis que ses arguments ne prouvent rien d'indiscutable et fais remarquer que son obsession lui dicte des conclusions sans preuves. On se renvoie la balle comme ça un moment, alors je change de tactique et lui demande ce qu'il compte faire maintenant. Il me répond en souriant qu'il aimerait repartir avec la certitude que j'ai confiance en lui, et avec un virement suffisant sur son compte perso pour ne plus bosser centenaire.

Je le regarde dans les yeux un long moment, il m'inspire confiance, et puis c'est un choix possible, plus prudent même que de le laisser partir sans rien, il en sait trop, et d'ailleurs voilà une bonne raison de dépenser mon magot. Et puis, j'ai envi qu'il dégage. Silencieusement j'accepte, et lui dis :

— Si un pacte de ce genre devait exister entre Arsène Lupin et toi, alors il imposerait non seulement le silence complet, mais aussi la promesse de ne plus jamais chercher à le retrouver, et la destruction définitive de tout mémo le concernant.

Il accepte en hochant affirmativement la tête sans me quitter des yeux. Alors nous nous mettons d'accord sur le montant, ça le fait beaucoup rire, mais il n'est pas cupide, de quoi vivre librement toute sa vie. Je lui demande s'il a des formulaires de virement vierges. Il bondit de sa chaise, dévale les marches, court jusqu'à son sac de couchage et revient avec la sacoche en cuir, essoufflé mais hilare. Je remplis les formulaires à sa destination, il me dicte son RIB, et me regarde, bouche bée, écrire le montant. Je signe et lui tend la paperasserie. Son visage s'éclaire, il pousse un cri d'Indien, se lève et m'étreint contre lui en riant avec de grandes tapes dans le dos. J'ai quand même envie qu'il s'en aille rapidement, et lui signale qu'en prenant le bus maintenant, il peut être à l'heure pour l'avion du soir.

—Embrasse Nefertiti de ma part, dit-il avant de partir.

Je suis soulagé qu'il s'en aille et le regarde disparaître sur le chemin. Claire se réveille. Il faut quitter ce bel endroit sans tarder. Nous avons rendu la clairière au paysan, son fils était très content de garder la cabane. On a roulé en vélo jusqu'au port où le plein de vivres et d'eau a été fait sans traîner. Les amarres sont larguées, les voiles levées. Au large, le vent

est vif, ça fait du bien. Je suis content de reprendre la barre. Nous remontons vers la France.

VI

Voilà des jours et des nuits que l'on vogue. On vit comme deux amis qui font l'amour. Et de moins en moins l'amour. Claire m'écoute lui raconter ce que j'ai fait, comment et pourquoi. Elle n'est pas contre, plutôt pour, mais cela ne nous rapproche pas. La rupture est certaine. Elle a fini de lire "Ulysse" de Joyce. Je m'y plonge et découvre que c'est très drôle, alors que j'avais entendu dire que c'était difficile à lire. En fait, ce n'est pas plus incompréhensible que lorsque d'une terrasse de café, on regarde les gens passer sans savoir à quoi ils vaquent, on les écoute parler en ignorant de quoi il s'agit, sans jamais s'ennuyer pour autant, ni se dire qu'on est stupide de n'y rien comprendre. L'ennui viendrait de vouloir tout comprendre. En fait, c'est une littérature hyper-réaliste. Bribes par bribes si l'on s'y attarde, on finit par relier les situations les unes aux autres. L'écriture a un côté free-jazz, ce n'est pas de la romance, c'est inhabituel,

mais bien rythmé et captivant. Les différents styles auxquels Joyce mouline l'écriture, le rapport administratif est hilarant, sont autant de points de vue sur la multiplicité du genre humain. Pour finir, le monologue de Molly est enthousiasmant. Du grand art, c'est sûr !

Claire peint avec des craies grasses sur du papier épais. J'écoute les infos parler de l'interminable guerre d'Irak. Le coût de la guerre depuis son commencement s'élève à plus de trois mille milliards de dollars. C'est incroyable que les étatsuniens aient accepté de dépenser autant de pognon ! Si on leur avait dit qu'il fallait dépenser exactement la même somme, mais pour équiper l'Irak à leur frais d'une bonne infrastructure, d'écoles et d'hôpitaux, ils auraient sûrement refusé, autant le faire chez eux, déjà qu'ils ne peuvent plus payer leurs maisons. Mais pour tout détruire, ils sont d'accord ! Des zombies embrigadés de propagande impériale ? Sûrement, mais surtout il y a quelques gros dégueulasses que la guerre engraisse. On dit aussi (à voix basse) que des containers de papier monnaie ont été blanchis là-bas... La guerre justifie et protège les pires commerces. Je me demande quand les supporters des tyrannies comprendront-ils qu'il y a au monde d'autres légendes que celle de leur maître, et que leur volupté abjecte dans l'extrême soumission est leur seule vraie motivation ? Faut-il interdire la servilité pour abus de sadomasochisme ?

En écoutant les infos, j'éprouve une haine grandissante de la propagande, et le besoin d'entendre autre chose que l'instrumentation des nouvelles au service des saineurs du monde par de soi-disant

commentateurs objectifs. La rage me vient d'effondrer l'empire des médias de l'abominable Docmurder. Pas besoin d'être deux cents mille pour ça, une pincée de matière grise et quelques octets devraient suffire ! J'ai passé des heures sur la Toile à pomper tout ce que je pouvais sur Docmurder. C'est facile, il suffit de procéder par mots-clés. J'ai d'abord tapé "crapule papivore" : il était dans la liste. J'ai tapé "incitation au meurtre", il y était aussi. A "fasciste", on le trouve encore et dans la rubrique "psychopathe" également. Ce mec est un trousseau de mots clés. A "bienfaiteur", il n'était pas.

Je le connais mieux maintenant Docmurder, et surtout je commence à bien avoir en tête l'organigramme de ses activités. Pas gentil le gars, gros manipulateur d'opinion. Il y a de grands élus qui ne passeraient pas sans la puissance de sa propagande. On se demande ce qui peut motiver ce mec. Du blé, il en a assez. Le pouvoir of course, et puis une mission historique, un rôle spectaculaire dans le grand feuilleton des zumains, mais pas acteur, metteur en scène ! Voilà le grand proprio des médias qui squatte un Panthéon factice sous l'apparence du Messenger. Et vas-y que j'influence les gens avec une peur perverse qui les instrumente en agents de la haine contre des objectifs bien ciblés. Ça marche bien la recette de la trouille pour manipuler les foules serviles, et en plus, c'est vendeur. La peur est une émotion asservissante qui fatigue le jugement et impulse de l'agressivité. Le sentiment d'être la proie imminente d'un danger permanent oblige à donner forme à la peur, à la nommer d'urgence. Merci Docmurder de nous donner des cibles, ça soulage. Dès que ce but est

atteint, l'empereur des médias dispose d'une masse agressive qu'il peut canaliser vers ses objectifs. Que veut-il ? Si l'on met de côté ses motivations narcissiques – car de toute évidence, il s'aime dans le rôle qu'il incarne –, on trouve le besoin de combattre un ennemi comme une insatiable raison d'être, comme la raison d'agir, car il lui faut agir. On n'imagine pas le gars dans la vacuité, c'est pas vraiment un contemplatif. Il met en scène un film d'action planétaire où le bien doit terrasser le mal. Sans ce but vital qui légitime son activité, il prendrait conscience de sa propre mort imminente, et Docmurder, il n'aime pas ça du tout, être mortel.

C'est banal de dire que le Puissant rêve d'éternité et qu'il est la proie de son fantasme, son propre esclave, le maître servile du non dit mortel. Il mourra avec l'impression de ne pas avoir perdu son temps, peut-être même d'en avoir gagné. *Time is money*, la voilà la course. *Money is time*, il gagne du temps pour faire reculer sa mort. Dans cet échange symbolique, le temps qui passe est vécu comme une hémorragie et la monnaie comme une jouvence, la vie comme une guerre et la mort comme un sacrifice. Faut que ça saigne ! Et il s'y emploie scrupuleusement chaque jour que Dieu veut bien lui donner, ce grand Docmurder. Tiens, voilà le puissant impuissant qui conciliabule avec Dieu pour moraliser ses agissements. Ce metteur en scène imagine Dieu suivant ses besoins. Il en interprète la parole pour se justifier. L'éclat de sa propre puissance légitime un entretien direct. Le voilà émissaire de la parole divine, ça va mieux maintenant. En mission pour le Seigneur, il peut semer la peur plus largement encore. Alors ça pète effectivement un peu partout dans le monde au nom de Dieu, et ces

mauvaises nouvelles se vendent bien. Quel bonheur d'atteindre une telle démesure !

Tout cela pourrait paraître dérisoire à un observateur raisonnable, voire désopilant, si nous n'étions nous-mêmes embarqués dans ce sinistre drame, si ce film belliqueux se déroulait ailleurs, dans l'abîme de son vertige, dans l'éprouvette de son obsession, mais il n'en est rien, nous sommes au monde... Tout cela pourrait paraître provocant à un esprit rebelle, ou même séduisant à combattre, si le scénario de révolte s'inspirait lui-même d'un tout autre modèle que celui qu'il combat; c'est peut-être possible. On peut toujours décortiquer la psyché des tyrans à la recherche d'un acte fondateur qui permettrait de les renverser en détournant le processus d'individuation qui génère leur comportement. On peut de même psychanalyser la société ou la religion pour y trouver le germe du mal et l'éradiquer. Malgré cela, ces tarés continuent de siècle en siècle et l'on a beau se pencher avec ou sans compassion sur la population qui appelle et entretient la dictature, relire le traité de La Boétie sur *La Servitude volontaire*, il y a toujours un Pinochet de service ou un alcoolique repentant qui déboule sur scène, arrache le décor, plante ses oripeaux, se drape de moralisme, chasse les acteurs, dispose ses figurants et joue le 1er acte de l'ordre nouveau devant une salle tétanisée où ceux qui tentent de sortir sont abattus.

Se soumettre ou s'évader, collaborer ou résister, voilà les choix. Jouer le jeu ou être hors jeu, entrer dans le système ou s'aventurer en

marge, s'intégrer ou se désintégrer, jouer double jeu, moitié système moitié soi-même, s'intégrer ou être intègre. L'aventure m'emporte, c'est trop tard, l'habitude est prise, demain n'est pas banal. Ce n'est pas volontaire d'en être là, ma volonté ne décide pas du chemin, celui-là se présente, l'immédiat s'interprète, l'instant fait signe. Ainsi se pétrit la glaise des situations successives, chacune influençant la suivante.

On n'est pas volontairement dans la marge, nonchalamment le centre est plus attrayant, tout y est si simplement en règle. Du centre on ignore la marge, on l'oublie même. Mais de la marge, la vue est instructive sur la conformité du centre. On ne choisit pas la marge, on y est expulsé par un changement de gravité, allégé d'obscur superstitions, délié de l'attraction centrale. La marge ouvre des voies hors normes : par-delà les modèles réflexes et la séduction sécuritaire, des réseaux de neurones se connectent là où l'ordre dominant ne les saisit plus, la canopée frémit d'un fruit nouveau, l'ailleurs de la vraie vie est là.

Ceux qui pensent être dans le droit chemin s'illusionnent. Un peu lâches, le bulbe paresseux, le désir de soi tempéré, ils ne se risquent pas dans l'errance. Ils s'imaginent gérer convenablement leur conduite tandis qu'autour d'eux se trame une autre réalité. Des psychorigides frileux, purs produits de la domestication de l'être, protègent la société de tout aventurisme. Mais entre le discours conforme, transparent, opportun, se nient et se lient d'autres pulsions plus troubles. Le machisme technocratique est un ordre pudibond, "droit dans ses bottes", sûr de sa

supériorité, collabo sans état d'âme de l'ordre dominant, quel qu'il soit. C'est pour juger la servilité que le procès d'Eichman ou de Papon aurait dû se dérouler, afin que les serviteurs soient responsables des risques qu'ils acceptent en se soumettant aux ordres. Si le procès de la servilité ne peut avoir lieu, c'est qu'il porte en lui la liberté de ne pas obéir comme une injonction à la désobéissance civile. Il révélerait en plus la volupté d'être cruel et servile à la fois.

Le chemin qui a du cœur franchit l'orée de ses peurs. Libéré des servitudes mentales, on s'intéresse à soi, de nouveaux attracteurs étranges et familiers se découvrent, d'une autre gravité. De nouvelles séductions charment le cheminement, on devient l'acteur d'une scène passagère, habité de rêves et d'envies, curieux de vivre.

VII

Tôt ce matin, j'ai entendu claquer une voile au loin et suis aussitôt sorti sur le pont. Une goélette blanche file sur le même cap que le notre à une centaine de mètres derrière nous. Je réveille Claire. Nous avons eu le temps de prendre le petit déjeuner avant que le voilier ne se rapproche. On distingue des marins et un homme habillé de blanc avec un chapeau de paille qui nous salue de la main. Je lui réponds du même geste, sans savoir qui il est, plutôt inquiet. Le gars insiste comme s'il me connaissait. Il fait signe de se rapprocher et se rapproche. Nous sommes maintenant à portée de voix. C'est un homme âgé, grand et fort avec un visage avenant. Je le reconnais, c'est George Soros ! dis-je à Claire. Elle se raidit et me prend le bras.

Il parle fort et avec autorité :

— Je suis George Soros et je sais qui vous êtes. Je crois que le moment est venu de se parler.

Au point où j'en suis, je l'invite à bord, mais seul, ce qu'il accepte. J'aime autant qu'il vienne dans ma sphère. Les voiles ont été baissées sur une mer calme, le temps est suspendu. Soros s'approche en barque avec un marin. Je lui tends la main pour monter à bord. Le marin retourne à la goélette. Soros est chaleureux, sans animosité, "content de vous voir", dit-il en français.

Malgré la séduction du personnage, je suis tendu. Et quand il tend la main vers le sac de toile qu'il porte en bandoulière, je suis sur mes gardes. Mais il en sort une bouteille de champagne dans un fourreau glacé, ainsi que trois coupes de cristal enveloppées dans d'épaisses serviettes de coton blanc, qu'il pose devant nous, tout en parlant :

— Votre métamorphose des flux financiers est fascinante. J'ai souvent tenté moi-même d'en infléchir le cours, mais je n'ai pas fait grand-chose à côté de ce que vous avez réussi. Il était grand temps d'en finir avec ce système débile et malfaisant.

Il continue de parler en remplissant les coupes. Claire l'écoute avec un vif intérêt.

— Je viens vous demander une preuve indiscutable qui me disculperait, c'est une question d'honneur, dit-il en souriant et levant son verre.

Nous trinquons, et buvons un délicieux champagne bien frappé en pleine mer, savoureux.

Je lui réponds sans nier :

— Il n’y a plus de preuves, plus rien ne démontre que ce n’est pas vous l’auteur, rien.

Il me regarde en réfléchissant et dit posément de sa voix grave :

— Alors il faut démontrer qu’un autre que moi l’a fait.

— Je n’ai pas du tout l’intention de me dévoiler, lui dis-je spontanément.

Il sourit :

— Je m’en doute bien, mais dans ce cas, il faut que ce soit quelqu’un d’autre.

— L’idée est intéressante, lui dis-je, et elle résoudrait effectivement le problème, à qui pensez-vous ?

— Eh bien, qui pourrait avoir eu intérêt à lancer un bouleversement pareil ? J’ai beaucoup réfléchi à cette question, le choix de l’auteur est éminemment stratégique, le péril jaune, le vert ou un sursaut du rouge ? J’ai pensé évidemment aux auteurs des Twin Towers, cette voie semble la plus facile à faire croire, mais est-ce bien la bonne cible ?

— Avant de trouver la bonne cible, il faudrait avoir clarifié l’objectif, lui dis-je.

Il répond avec perspicacité:

— L'objectif est de me disculper sans vous découvrir. Il faut trouver à qui faire porter le chapeau de la plus belle manière.

J'opine de la tête en insistant :

— Supposons que l'auteur désigné soit un pote à Ben Laden, vous seriez disculpé et je resterais inconnu, mais quels sont les intérêts qui seraient les mieux servis par cette désinformation ?

Il m'écoute attentivement, je continue :

— Si l'auteur de la liquidation boursière était Al Queida, alors cela dirait que ce mouvement est capable non seulement de remettre en question la sécurité de l'Empire sur son propre sol, mais aussi d'en détruire le système financier. Leur puissance de conviction en sortirait grandie. Or, je n'ai pas du tout liquidé le système dans ce but. Non, je suis d'avis de dire qu'il s'agit d'un acte de résistance individuelle, que l'auteur ne sert aucun maître et qu'aucun groupe ne peut se prévaloir de ses actes. On ne fait pas une révolution en perpétuant le même ordre. Un individu autonome et solidaire incarne une toute autre symbolique.

Soros se marre :

— Je crois que vous tenez une bonne idée, mais de quelle manière peut-elle se concrétiser ?

— Eh bien, si celui qui a liquidé la Bourse pouvait faire la preuve qu’il en est l’auteur en annonçant au monde un prochain événement de même ampleur qui se réaliserait, vous seriez disculpé.

Tout en parlant, j’ai pensé que Docmurder ferait un excellent amplificateur du phénomène, et que c’est un bon moyen de lui faire sa fête.

— Je propose qu’une annonce spectaculaire soit passée dans tous les médias de Docmurder, du genre: *“L’auteur de la liquidation boursière est un artiste autonome et solidaire en un lieu indéterminé. Il ne sert aucun maître et n’accepte aucun esclave. Nul ne peut se prévaloir de ses actes ni n’en subir la responsabilité. L’auteur fera une nouvelle performance artistique tel jour, etc...”*. Et ce jour-là, c’est l’exploiteur de catastrophes, la compagnie Docmurder elle-même qui sera pulvérisée.

Soros et Claire éclatent de rire. Je remplis les verres pour me donner une contenance. Nous trinquons à cette bonne idée. Je suis très soulagé par la réaction de Claire et rassuré par celle de Soros.

On a passé un bon moment à mettre au point la chronologie du projet. Dans les trente jours qui viennent, l’annonce paraîtra de façon spectaculaire sur tous les médias de Docmurder. Claire propose de s’en occuper. Il me reste à mettre au point la méthode pour liquider sa galaxie merdique. Le soleil passait au zénith. Les bateaux ont été mis à couple. On est allé déjeuner sur le pont de Soros, à l’ombre d’une large bâche. Langoustes grillées, plateau de fromage, salade de fruits frais, super pinard.

Soros nous conte ses exploits, légitime son activité qui n'est pas interdite, reconnaît que le système financier est complètement fou, énumère les bienfaits et la générosité de sa fondation. C'est un pirate sans complexe. On s'est quitté chaleureusement à la mi-journée. Les bateaux ont été séparés, le courant nous a éloignés. Lever les voiles, prendre le cap. La goélette a rapidement disparu vers la côte. Je l'aime bien ce vieux pirate. Claire aussi visiblement, et Soros n'était pas insensible à son charme.

Le jour suivant, Claire n'était pas bavarde et peignait des aquarelles. J'ai regardé longtemps les ondes sur la peau de l'eau s'entrecroiser sans se rompre. J'imagine que le cosmos est fait d'immenses vibrations, les corps rayonnent, les ondes se frôlent et s'emmêlent, des particules s'échangent, des formes se déploient, des organes prennent vie, pendant que le temps de l'usure affecte la matière et que la vie d'un corps altère sa propre durée. La vie est-elle une énigme parce qu'on lui suppose un commencement ? Peut-on s'affranchir d'une origine pour penser le monde ? Imaginer le cosmos sans origine annule-t-il l'idée d'un dieu créateur ? Peut-on encore penser librement les fondements religieux sans risquer l'inquisition ?

La liquidation de l'empire Docmurder me pose autant de problèmes que la dépense de ma fortune, la finance m'emmerde. L'annonce de l'événement artistique a été efficacement orchestrée par Claire dans les médias de l'empire Docmurder. Mais la passion qu'elle donne à cet événement ne réveille en rien celle qu'elle avait pour moi. Ce qu'elle peint évoque l'évasion, des formes se séparent, entre-elles une teinte de plus en

plus claire ne les réunit bientôt plus. On ne fait plus l'amour, chacun s'installe dans son propre tempo, équipiers de la navigation seulement.

Diffusée 48 heures avant l'événement, l'annonce a aussitôt levé un vent de panique. Ça balise grave ! Le tireur insaisissable et l'absence de cible identifiée rendent la peur angoissante et forcent à lui donner nom. Les pires annonces sont proférées par des Raspoutines sortis des bois. La foule se masse autour d'eux, parcourue d'un délicieux frisson. Des mesures sécuritaires internationales d'une rare ampleur sont prises pour tenter de contrer l'acte d'un individu solitaire et non localisé. Les libertés les plus élémentaires sont violées car la peur autorise les pires excès, impose les pires morales. La nouvelle inquisition a fonctionné plein pot et la positive attitude a montré sa mièvrerie servile. L'appropriation de postures humanitaires par les raisonnablement révoltés n'a d'autre effet qu'une parure narcissique sur des clones seulement soucieux de leur conformité. Mais ce souci de soi prudent, modéré, démocrate disent-ils, qui égraine sentencieusement les mots clés de l'ordre convenable, ne gêne en rien les hold-up planétaires.

Le jour dit, la patate de Docmurder est pulvérisée d'une seule salve cataclysmique. En une matinée, la fortune de l'empire Docmurder est capturée et dispersée aussitôt, comme s'effrite une roche pourrie. Les débris épars de l'empire des médias s'écoulent vers le grand collecteur des boursiers dans un fracas de chasse d'eau. La veille de l'événement, l'audimat avait atteint des sommets dans les médias de Docmurder. Ces

charognes s'empiffraient déjà d'une future proie. Maintenant, en un ultime sursaut pathétique, les mêmes médias affichent leur propre agonie, les mêmes présentateurs hébétés annoncent la fin de leur sale boulot, les torchons quotidiens diffusent leur ultime édition.

La liquidation de l'empire des médias porte un coup terrible à l'ordre cupide qui, privé de son amplificateur de propagande, apparaît pour ce qu'il est : une vaste escroquerie planétaire au service d'une mafia de vendeurs d'armes, de pétrole et produits financiers pourris. Maintenant que l'empire n'a plus de proprio, cette vacance du pouvoir attire de nouveaux maîtres, et leurs nuées d'esclaves se battent déjà atrocement entre eux. Comment abolir la servilité ? Je me suis demandé un moment si j'avais bien fait de remplacer ce tas de boue par un autre, mais la fin de l'empire Docmurder m'a fait plaisir et je suis content que Soros ait été disculpé.

VIII

En fait, rien d'autre n'est advenu que ce qui se préparait.

Claire et moi nous sommes séparés à Paris. Elle m'a beaucoup manqué. J'ai souffert de solitude aigüe. J'ai fuis les femmes. La même force en elle qui nous avait attirés, nous a séparés. De la même terrible intensité, dans la même proportion.

Je vis sous une autre identité. Un vieux compagnon de l'underground, très content de me revoir, habile en avatar, a fait ce qu'il faut pour ça, sans poser de questions. J'ai repris le fil de mes pensées. Le squelette d'un cactus particulièrement expressif me fait méditer. Une sorte d'empilement d'ondes séchées. Le végétal paraît avoir ruisselé périodiquement sur les fibres antérieures, comme une rivière à sec l'été retrouve son lit au printemps. L'écoulement spasmodique des fibres se superpose au lit précédent, contournant les mêmes nœuds, sinuant du même rythme. Ça forme un empilement de clapots figés, un instantané de méandres. On imagine l'écoulement spasmodique des sucs. Sur la trace du

temps antérieur s'est écoulé le temps nouveau, comme la vague submerge la précédente et entraîne la suivante. Rupert Sheldrake dans "Une nouvelle science de la vie", dit que les formes, de la nature comme celles des idées, suivraient une empreinte. Les vagues saisonnières des fibres végétales s'empilent. On dirait la vibration de temps simultanés.

Je me demande ce que signifie le temps simultané.

Sur Google, je frappe "temps simultané".

Double clic sur *Le portail de la psychanalyse francophone*
www.oedipe.org/fr/spectacle/debord

*"Guy Debord a fait du cinéma, qui "se présente ainsi comme un substitut passif de l'activité artistique unitaire qui est maintenant possible", une arme propre à ouvrir, dans le **temps simultané** de sa négation, le temps d'une subversion totale de l'aliénation généralisée offerte par la société spectaculaire marchande."*

Du coup, je me suis tapé tous les films de Debord sur DVD. C'est à la fois passionnant et barbant, mais d'une manière qui donne envie de continuer. Le propos est d'une extrême lucidité, l'énoncé est clair. Ce situationniste n'a pas une once d'humour et il est plutôt péremptoire, mais il est vrai que ce dont il parle n'a rien de rigolo, c'est plutôt inquiétant et fort intéressant. Il donne à comprendre une grave histoire de manipulation et d'aliénation des gens dont l'effet se perfectionne de jour en jour. D'une manière aussi convaincante, des chroniqueurs hilarants comme Reiser et

Philippe Murray, ont aussi veillé avant de s'éteindre, à nous informer de ces redoutables influences sur nos comportement.

Le temps simultané me fait penser à des mondes parallèles. Je réfléchis à la grande roue des hindous, à l'éternel retour de Nietzsche, au cycle de l'eau de Léonard de Vinci : *"La même cause qui dans tous les corps vivants meut les humeurs à l'encontre de la loi naturelle de leur gravité, meut aussi à travers les veines de la terre l'eau prisonnière en elle, et la distribue par d'étroits conduits; et de même que l'eau s'élève de la partie inférieure de la vigne jusqu'au point où la branche fut élaguée, ainsi des plus basses profondeurs de la mer, l'eau atteint les cimes des montagnes où trouvant les veines éclatées, elle se déverse à travers elles et fait retour à la mer "*. (De la nature de l'eau).

L'univers a été imaginé de manières si différentes au cours de l'Histoire, comme un disque plat, ou le centre du monde, ou un monde infini fait de mondes infinis, ou un espace temps courbe, ou venu d'un big-bang originel, que je ne peux m'empêcher de croire que nous pouvons faire encore fausse route sur le chemin de la connaissance. Le temps simultané du squelette végétal me fait méditer. Einstein parle d'exercer la pensée à de nouveaux modèles. J'infléchis mes neurones, tâtonne du paradigme, suscite l'éveil. Des souvenirs émergent, sollicités par l'influence de consonances successives. J'imagine l'univers comme un spasme où les corps s'emmêlent suivant la longueur d'onde de leurs vibrations. Ça me fait penser à la théorie cosmique des cordes vibrantes. Je réfléchis aux

réseaux de neurones et au Web. L'absence d'activité laborieuse me laisse libre cours. Je me fonds progressivement dans cet exercice de la pensée. Le temps, je ne le perçois plus que spasmodique, pas linéaire. Je me rappelle combien "l'Intuition de l'instant" de Bachelard m'avait impressionné.

Attentif aux signes évocateurs. Un jour, un livre est tombé d'une pile que je m'apprêtais à donner, en libérant d'entre ses pages une photo depuis longtemps perdue à laquelle j'avais justement pensé la veille. Le fait de retrouver la photo de cette manière étonnante me confirme d'être attentif au moindre signe. Je lis "De la magie" de Giordano Bruno et m'efforce à ne rien provoquer qui ne vienne de soi. Que les événements adviennent. Je m'intéresse davantage à mes rêves et m'entraîne à les retenir. Je m'initie à la polychronie. Je m'absorbe dans la contemplation des vibrants dessins d'Henri Michaux, comprend mieux Francis Bacon : *"Il est une connaissance éternellement précieuse..., celle qui considère que les choses ont des formes simples et des différences limitées, mais que toute la variété naît des nuances et des accords"*. J'écoute des musiques sans mélodie où d'infimes variations ouvrent des espaces immenses, Steve Reich, des ragas, la mélopée des derviches tourneurs. J'imagine un monde simultanément où la musique est une architecture passagère et l'architecture une musique immobile, comme en parle Goethe en citant Novalis.

Je m'intéresse aux créations artistiques où se conjuguent des simultanités. La littérature est un art de la simultanité difficile, car les mots se suivent mais ne se chevauchent pas. A chaque instant ne se lit

qu'un signe. Claude Simon a tenté l'écriture simultanée dans "Jardin des plantes" où deux lectures se déroulent simultanément sur deux colonnes parallèles. On lit de l'une à l'autre, c'est un peu fastidieux et oblige à revenir aux pages précédente quant on s'est fait embarquer un peu loin. Mais cet écrivain améliore sensiblement la lecture dans "Leçon de choses", composée en une seule colonne cette fois, où une sorte de seuil de simultanéité fait passer d'une histoire à l'autre jusqu'à ce qu'elles soient consonantes. De subtiles sollicitations de la mémoire par des signes repérables, le même objet en d'autres lieux, d'autres récits au même endroit, un personnage d'une histoire à l'autre, accordent les histoires simultanées en une même lecture.

J'avais trouvé en regardant les films de Guy Debord qu'il s'était planté en croyant que l'on peut écouter une voix-off passionnante et se faire embarquer en même temps par "La charge de la brigade légère". Car la fascination visuelle du spectacle au moment où le sabre du cavalier lance la charge héroïque avait occulté une articulation du discours sur la société spectaculaire marchande, et m'en avait fait perdre le fil. Mais en fait, Guy Debord, en couvrant la portée de son discours par une situation spectaculaire, est en tout point conforme à ce qu'il énonce, ce qui est plutôt réussi.

Mon moral est de pire en pire. J'ai besoin de la mer et d'une mère. Je prends la route vers la côte. Il bruine, je marche au bord d'une falaise rouge sang, le long d'une forêt de pins maritimes. Entre les arbres, une

petite porte en bois est ouverte, surmontée par l'enseigne d'une hôtellerie. Des marches en rondins grimpent entre les pins. Je monte dans le bel enclos, découvrant des tables en bois disposées sur une esplanade ombragée. Une vaste demeure en pierre apparaît plus haut, c'est un hôtel restaurant de haut niveau. Le chemin grimpe encore, s'écartant de la bâtisse jusqu'à une petite terrasse en demi-cercle d'où se découvre largement toute la baie du Mont St Michel. C'est vaste et paisible. La bruine a cessé. Je contemple l'étendue. La marée est basse. La mer à l'horizon est un filet vert jade souligné d'un mince trait bleu marine. La peau luisante du sable sinue jusqu'à elle, entre des roches noires. On dirait l'intérieur d'une huître. Une lente et régulière transformation de l'espace s'accomplit sous mes yeux, l'Atlantique commence à monter dans les plis de son reflux.

Un bruit de pas me fait tourner la tête, un jeune homme en costume blanc essuie la table et demande avec distinction si je souhaite quelque chose. J'ai envie de boire un bon cidre brut bien frappé. Il revient avec une bouteille dans un saut de glace qu'il dispose sur la table avec un verre. Je bois avec délectation le cidre sec, pétillant et fruité, en contemplant la baie. C'est merveilleux d'être là. Un journal roulé entre deux lattes du banc s'envole. Je ramasse les feuillets avant qu'ils n'aillent plus loin. C'est un quotidien local qui date de quelques jours. Je lis les pages froissées. Une course de char à voile, la surconsommation du Mont St Michel par les touristes, des heures de queues en bagnole sous le cagnard... Soudain, le

titre “Disparu” concentre mon attention. Il y a la photo de la maison de monsieur Djamel Ledu. Djamel ! Je lis l’article fébrilement.

“Dimanche dernier, à 22h20, Monsieur Djamel Ledu a téléphoné à la brigade de police pour alerter que quatre hommes armés le menaçaient de mort, et qu’ils stationnaient en voiture devant chez lui. Les hommes de la brigade se sont aussitôt rendu sur place. Une puissante voiture a démarré en trombe quand ils arrivaient. Monsieur Djamel Ledu n’était plus dans la maison, ni dans le jardin. Un vase brisé, des meubles renversés, montraient des traces de lutte. Il semblerait que la victime ait été enlevée par ses ravisseurs. L’homme vivait paisiblement de ses rentes dans une propriété isolée en bord de mer, près de ...”

C’est tout près d’ici ! J’ai vu le nom du village sur la carte, c’est à une demi-heure de marche à peine par le chemin de côte. Moins déprimé, j’aurai perçu ce hasard comme une alerte, mais l’ai pris comme un appel. Je me dirige vers la maison de Djamel en continuant le chemin côtier. Marchant lentement, contemplant les vagues émeraudes éclabousser la roche rouge sang. Le sort de Djamel m’inquiète. Il a dû se faire repérer par ceux qui me recherchent. Je me sens coupable. La pensée de Claire vibre fort un instant fugace. J’approche d’une petite crique où clapotent quelques bateaux à l’ancre. La maison de Djamel se dévoile sur les hauteurs, au sortir d’une haie. Une ancienne maison de garde côte, en granite et ardoise, avec des volets bleu pastel, bordée d’hortensias. Des mimosas dévalent la pente, ça doit être magnifique à la floraison. Sur la terrasse, un homme

patibulaire et baraqué regarde vers moi. Je passe et descends jusqu'à la petite baie bordée de rochers, où sont ancrés des bateaux. Un couple et deux petits enfants, jouent au ballon sur la plage. Un corbeau sautille sur le goémon luisant. Un chien fou se roule sur le dos plus loin dans le sable. Je me baigne aussitôt et nage vers le bateau ancré le plus au large. Un voilier d'une huitaine de mètres, effilé, à la coque en clins de bois bleu marine. Un nom peint en lettres blanches à l'arrière du bateau, *Nefertiti*. Mes doigts agrippent le bastingage. Djamel avait appelé Claire comme ça. C'est son bateau, j'en suis sûr. Je me hisse sur le pont et m'allonge les pieds vers la plage, les yeux vers la maison. Une petite brise tempère l'ardeur du soleil. Le clapot lent et régulier me fait somnoler. Je regarde vers la maison, toujours personne sur la terrasse. Je fais glisser le capot, la porte n'est pas fermée à clé. Je descends quelques marches en bois. L'intérieur est peint de couleurs tendres, les membrures bleu ciel, la coque et le plafond vert huître, les meubles jaune paille, le sol est en bois clair. Une atmosphère entre l'air et l'eau, raffinée. La table de navigation, le compas, la règle de relevé. Des cirés pendus, une casquette, des jumelles. Une étagère de livres, deux banquettes latérales aux coussins rouges. Une table centrale en bois fruitier rose orangé. Une photo est punaisée au mât. C'est Djamel en slip blanc. J'enlève la photo et la retourne. Il est écrit : "*Anarcozen et Nefertiti, le serment du gentleman a été accompli en tout point. Du même auteur ici toute l'explication du mystère. Je vous cherche, j'ai besoin de vous.*"

—Ça c'est pour moi, me dis-je. Mais quel est ce serment du gentleman ? Je me souviens que lorsque Djamel a fait le serment de ne laisser aucune trace me concernant, nous avons évoqué Arsène Lupin, le gentleman cambrioleur. Alors *du même auteur*, c'est Maurice Leblanc... du même auteur et *ici*.

Je me tourne vers l'étagère de livres et cherche. Il y a effectivement un Arsène Lupin, un seul, le dernier qu'ait écrit Maurice Leblanc : *Les Milliards d'Arsène Lupin*, publié en feuilleton dans le quotidien L'Auto dès 1939. Je le prends, l'effeuille et le secoue. Rien. Je le lis.

James Mac Allermy, fondateur et directeur de Allô-Police, le plus grand journal de criminologie des États-Unis, venait d'entrer, en fin d'après-midi, dans la salle de rédaction. Entouré par quelques-uns de ses collaborateurs, il leur disait son opinion – encore bien incertaine d'ailleurs – relative à l'abominable crime commis, la veille, sur trois jeunes enfants, et que l'opinion publique, révoltée par ses circonstances particulières, avait aussitôt baptisé le « massacre des trois jumeaux ».

Après quelques minutes de considérations sur la criminalité vis-à-vis de l'enfance en général, et sur le forfait de la veille en particulier, James Mac Allermy se tourna vers Patricia Johnston, sa secrétaire, qui, mêlée aux rédacteurs, l'écoutait :

– Patricia, c'est l'heure du courrier. Toutes les lettres sont-elles prêtes pour la signature ? Passons dans mon bureau, voulez-vous ?

– *Tout est prêt, monsieur... Mais...*

Patricia s'interrompit. Prêtant l'oreille à un bruit insolite, elle acheva :

– *... il y a quelqu'un dans votre bureau, monsieur Mac Allermy !*

Le directeur eut un haussement d'épaules.

– *Quelqu'un dans mon bureau ? C'est impossible ! La porte sur l'antichambre est fermée au verrou.*

– *Mais votre entrée particulière, monsieur ?*

Allermy sourit en tirant une clef de sa poche.

– *La clef ne me quitte pas, la voici. Vous rêvez, Patricia... Voyons, allons travailler... vous m'excusez, Fildes, je vous fais attendre !*

Il avait mis la main familièrement sur l'épaule d'un de ses assistants, non pas un de ses rédacteurs mais un de ses amis personnels, Fildes, qui venait presque chaque jour lui rendre visite au journal.

– *Prenez votre temps, James Allermy, dit Frédéric Fildes, homme de loi et attorney. Je ne suis pas pressé et je sais ce que c'est que l'heure du courrier.*

– *Allons-y, dit Mac Allermy. Au revoir, messieurs, à demain, tâchez de vous documenter sur le crime.*

D'un signe de tête, il prit congé de ses collaborateurs et, suivi de sa secrétaire et de Frédéric Fildes, il sortit de la salle de

rédaction et, traversant un couloir, ouvrit la porte de son bureau directorial.

La vaste pièce, élégamment meublée, était vide.

– Vous voyez, Patricia. Il n'y a personne ici.

– Oui, répondit la secrétaire, mais constatez, monsieur, que cette porte, tout à l'heure fermée, est ouverte à présent.

Elle désignait une porte qui, du bureau, donnait dans une pièce plus petite où se trouvait le coffre-fort.

— L'histoire m'oblige à disparaître. Lors d'une vente aux enchères de manuscrits anciens à St Malo, j'ai été abordé par un Américain d'une vingtaine d'années qui me proposait un objet mésopotamien particulièrement rare. L'homme semblait aux abois, il éveillait la sympathie. Il tenait un petit marbre noir gravé de pictogrammes, étrange et fascinant. Je lui demande d'où ça vient. Il me répond "du musée de Bagdad". J'ai voulu en savoir davantage. On est allé prendre un verre ailleurs.

Qu'est ce que c'est que cette histoire, ce n'est plus le roman ! On dirait que ça se passe de nos jours. Il est question d'une pierre gravée, sans doute piquée dans le musée de Bagdad. J'observe les pages suivantes. Elles sont insérées dans le livre, avec la même typographie, collées dans la reliure. C'est presque invisible. C'est Djamel ! Mais qui est l'Américain ?

A la terrasse du café, le jeune Américain se détendait en buvant du Whisky. Il disait que le musée de Bagdad, ce n'était pas la foule qui le pillait, mais une bande très bien organisée au service

de collectionneurs d'objets rares, sous la protection des militaires et avec l'accord du gouvernement étasunien.

Je m'en souviens, j'ai lu des articles à ce sujet dans la revue Business Week, précédés d'une pétition d'archéologues éminents dans The Guardian, en avril 2003. A la suite de quoi, deux personnalités du Ministère de la Culture étasunienne avaient démissionné en dénonçant l'inaction de l'armée pour préserver les musées du pillage.

L'Américain m'a dit que tout avait été planifié d'avance. Que c'est une espèce de hold-up sur des pays que l'on fait condamner par la morale internationale, pour mieux les piller sous couvert de justice. Que le pillage du musée et de la bibliothèque de Bagdad ont été orchestrés en se prévalant de la libre marchandisation de la planète libérale.

Il était très énervé. Avant d'être dans l'armée, il étudiait le droit à l'université. Il a déserté, pris cet objet pour ne pas partir les poches vides et aussi parce qu'il a été frappé par sa beauté. Il avait l'air sincère et je ne relevais pas de contradiction dans son récit. Je ne l'ai pas interrompu, l'encourageant de la tête à continuer.

Il a beaucoup parlé car ça le soulageait. Il a raconté le baratin qu'on a servi aux militaires chargés d'encadrer l'opération : "ces œuvres d'art ne sont pas en sécurité en Irak, elles seraient beaucoup mieux exposées au public aux USA, les pays qui les conservent mal font de la rétention, ces objets rares sont une valeur refuge en ces temps d'incertitude boursière", et d'autres

arguties au service de la liberté de piller les peuples. A la fac, il avait appris qu'une jurisprudence étasunienne avait donné raison à l'état mexicain en condamnant un trafiquant d'objet précolombien. Alors il a commis l'erreur de se renseigner par internet sur le Conseil Américain pour la Politique Culturelle (ACCP), et s'est fait repérer par la sécurité militaire. Un soldat amical l'a prévenu. Il est parti la nuit même, emportant la mémoire de marbre dont il avait la garde.

Je l'ai prise en main, lisse et noire, les signes brillent à la lumière. Et l'ai gardée. L'Américain a patienté devant ma banque, quelques rues plus loin, pour être payé en liquide. La pierre est là chez moi, sous mes yeux. Et m'oblige à disparaître.

Aujourd'hui, dimanche en fin de journée, quatre hommes inquiétants ont sonné à la grille. Leur chef m'a dit que je possède un objet mésopotamien qui ne m'était pas destiné, dérobé par celui qui en avait la garde. Son destinataire veut en reprendre possession et m'offre le double de ce que je l'ai acheté. Il m'a montré une liasse de gros billets. Je l'ai interrompu pour lui demander ce que c'était que ces salades ? Il m'a répondu en souriant d'un air cruel que mon vendeur, le jeune bidasse, avait tout avoué, et qu'ils m'avaient retrouvé par ma banque. Ça m'a fait un coup. Il l'a vu. L'homme a entrouvert son veston pour me montrer son flingue, les autres ont souri. J'étais mal barré ! Je lui ai dit: "je ne suis pas un collectionneur passionnel et ne voit pas d'inconvénient à vendre cet objet le double, mais il est dans un coffre de banque à St Malo,

fermé le week-end, et j'irai le retirer dès demain matin". Il me fallait gagner du temps car je ne donnais pas cher de ma peau dès qu'ils auraient pris possession de la pierre, j'étais terrorisé à l'idée de ce qu'ils avaient dû faire subir au jeune Américain. Ils sont resté en voiture devant la grille, l'un d'eux s'est placé sur le chemin marin, je le vois d'ici.

La menace est trop grave, ils ne vont pas me lâcher. Ces gens là sont très puissants et sans la moindre vergogne. Cette nuit, je dois disparaître. Je vais monter une mise en scène pour déserrer leur surveillance. Je vais cacher ce récit sur mon bateau, en espérant que vous le trouviez un jour. J'ai besoin de votre aide. Que ton surnom, mon amie, jalonne au plus tôt notre future connexion. Je vous embrasse tous deux avec amour.

Patricia réfléchissait, ses fins sourcils légèrement froncés. C'était une grande jeune femme élancée, d'allure harmonieuse et souple, indiquant la pratique des sports. Son visage, un peu irrégulier, un peu court peut-être, n'était pas d'une beauté classique mais, avec un teint sans fard, d'une pureté mate et comme transparente, avec sa bouche grande, bien dessinée, aux lèvres naturellement rouges, entrouvertes sur des dents éclatantes, avec son front large et intelligent sous les ondes de la chevelure où l'or et le bronze se mêlaient, avec ses yeux surtout, longs, gris vert, entre d'épais cils sombres, un incomparable charme en émanait : un charme profond et presque mystérieux quand Patricia était grave,

mais qui devenait léger et en quelque sorte enfantin quand elle se laissait aller à un accès de franche gaieté. Et tout en elle respirait la santé, l'équilibre physique et moral, l'énergie, le goût de vivre. Elle était de ces femmes qui ne mentent pas et ne déçoivent pas, qui créent la sympathie et la confiance, qui suscitent l'amitié et l'amour.

Je referme doucement le livre. En résumé, Djamel s'est planqué, ce n'est pas à cause de moi qu'il est en danger, mais il a besoin de moi. Nefertiti est le code de contact avec lui. Djamel ! Je me suis senti moins seul. J'ai eu envie de l'aider. Je vais le retrouver.

IX

De retour à Paris, j'ai tapé "écriture babylone", et validé.

*_Résultats 1 - 10 sur un total d'environ 223 000 pour **écriture babylone**.*

*_De Sumer à **Babylone** : une. histoire de l'**écriture**. Présentation du cours. Sans l'**écriture**, les techniques de pointe qui caractérisent nos sociétés modernes ...*

J'ai cliqué sur ce site.

La page a pour titre "*Une histoire de l'écriture*". Dans le texte, j'ai cliqué sur cunéiforme. Une page s'affiche : "*La naissance de l'écriture*". On voit une écriture composée avec des caractères en forme de clou, imprimée dans la terre molle, ainsi que la transcription phonétique et la traduction :

i - nu - ma i - lu a- wi- lum

Quand les dieux étaient des hommes.

Les plus anciens textes de l'humanité ont été rédigés au moyen d'une écriture que l'on nomme cunéiforme. On nomme : "écriture cunéiforme", une écriture dont les caractères qui la constituent ont les formes de coin ou de clou. Le premier document épigraphique cunéiforme et rédigé en babylonien fut apporté en Europe par le botaniste A. Michaux. Il s'agit d'un kudurru nommé : "le caillou Michaux".

J'ai cliqué kudurru.

Un glossaire s'ouvre dans lequel le mot kudurru est expliqué :

"Stèle réalisée sous l'époque kassite qui contenait un texte (donation foncière). La stèle et son continu étaient mis sous protection de divinités dont les symboles se trouvaient aussi gravés sur le kudurru".

Plus loin, j'ai cliqué sur Kudurru de Mélishipack.

En photo, une pierre plate noire et luisante, gravée de symboles et de signes, haute de 68 cm et large de 30cm. Impressionnante ! C'est une stèle qui enregistre un acte de donation royale sous la protection de divinités astrales: Nanna la lune, Utu le soleil, Inanna Vénus. Y figurent les matières élémentaires, An le Ciel, Enlil l'Air, Enki l'Eau, Ninhurzag la Terre. Au registre suivant, les dieux guerriers, Nergal le dragon, Zaraba le rapace et Ninurta le lion. Et puis, Marduk protecteur de Babylone, accompagné de Nabû le scribe et Gula la médecine, sur un chien. En pied,

les divinités de la fertilité. Et rampant sous la surface du sol, les divinités chthoniennes, le serpent et le scorpion. Ce cosmos hiérarchisé fonde l'ordre dans lequel se déroule la donation afin d'en garantir le respect, plus d'un millénaire avant JC.

Je me suis demandé à quel cosmos peut-on faire référence pour fonder la légitimité d'un territoire ?

Sur l'autre face, il est écrit :

“La donation, est faite à son fils Marduk-apla-iddina, futur pasteur de son pays, par le roi kassite Melishipak, qui lui accorde une importante étendue de terres, dont la propriété s'accompagne de nombreuses franchises”.

Je me demande ce que peut bien raconter la pierre de Djamel. On dirait une mémoire inaltérable. Je suppose que ceux qui cherchent à la récupérer en savent davantage. Les moyens extrêmes qu'ils mettent en œuvre pour la retrouver donnent la mesure de ce qu'elle doit représenter. Pourrait-elle projeter autrement la fiction hollywoodienne de la “démocratisation” de la Mésopotamie par les cowboys ?

Il est temps de contacter Djamel.

J'ai placé une annonce sur Meetic : *Nefertiti cherche Arsène Lupin*. Et programmé une recherche par heure sur les mêmes mots clés.

Djamel s'est manifesté quand j'écoutais l'Art Ensemble of Chicago en regardant des figures de Chadli. L'Art Ensemble, au début c'est très chaotique, et puis des rythmes viennent, des formes apparaissent, et un

monde sonore trouve son cheminement. Les figures de Chadli sont obtenues en faisant vibrer de petits grains de sable sur une surface sensible au son, comme la peau d'un tambour. Suivant la vibration, lente ou vive, les grains forment des figures différentes. Des clapots minéraux réguliers sont composés par l'onde sonore. Les résultats varient suivant la forme de la plaque et la fréquence de la vibration. En faisant vibrer les grains sur une plaque en forme de tortue, on produit les mêmes dessins que ceux d'une coquille de tortue.

Un bip m'a averti de deux réponses pour le message *Nefertiti cherche Arsène Lupin*. L'une dit: *Je sais où il est*, envoyée par une femme. L'autre pourrait être de Djamel: *Deux mille cornes_ voir la belle est venue sur l'île à midi de l'équinoxe prochain*.

Bon, c'est un peu obscur ! Mais deux mille cornes ça fait Millevaches, mot clé entre lui et moi. C'est encourageant.

J'ai tapé *la belle est venue* sur Google, et lu :

“Nefertiti épouse du pharaon Aménophis IV Akhenaton régna au XIVème avant Jésus-Christ, son nom signifie "la belle est venue" en égyptien”.

C'est bien Djamel !

Clic sur la photo du buste de Nefertiti, trouvé en 1912. D'une rare beauté. Fine, altière, intelligente. Impressionnante.

De clic en clic, j'ai trouvé que le buste est exposé à l'Altes Muséum de Berlin, sur l'Île aux musées. Ça colle !

“Voir la belle est venue sur l’île à midi de l’équinoxe prochain, dit Djamel”. J’ai ouvert un calendrier, le prochain équinoxe est celui d’automne, le 23 septembre. C’est dans deux jours ! J’ai répondu à Djamel : *Mille vaches sur l’île devant la belle.*

A midi de l’équinoxe d’automne, je suis à l’Altes Muséum de Berlin. J’arrive derrière une foule dense qui passe en silence devant le buste de Nefertiti. Pendant un bref instant, les gens se sont écartés, la voilà qui me regarde, impressionnante, et me rappelle Claire. J’ai un gros coup de mou. Claire ! Et Djamel qu’est-ce-qu’il fout ? Il n’est pas dans la salle que je parcours des yeux, mais ce n’est pas certain car il y a beaucoup de monde qui déambule. Le voilà ! Très pâle, il apparaît brusquement à l’entrée de la salle et me fait un bref signe de tête pour m’inviter à le suivre. Il est visiblement tendu. C’est inquiétant. Nous traversons les salles successives d’un pas vif et sortons du musée. Djamel ouvre la porte d’un taxi qui l’attendait, nous nous asseyons. Le taxi démarre aussitôt.

Djamel allonge le bras sur le dossier de la banquette et met la main sur mon épaule.

—Quel bonheur de te revoir! Mais nous devons être extrêmement prudents. Qu’as-tu fais de l’égyptienne ?

— Claire ? C’est fini, on s’est quittés.

Djamel a l’air attristé et déçu. Il jette un long coup d’œil derrière le taxi et demande au chauffeur en quelques mots d’allemand, de nous

déposer à une station de métro. Nous avons changé deux fois de rame et sommes sortis devant un grand parc où nous sommes entrés directement.

Nous marchons le long d'un lac bordé de hauts feuillus. Il fait bon. Djamel parle rapidement.

— Je suis allé me renseigner à la Bibliothèque. La pierre ressemble aux tablettes de terre d'El Amarna, et l'Américain m'avait dit qu'elle avait été découverte là-bas, mais elle est en marbre noir. C'est curieux, non ? Il faudrait savoir ce que dit la pierre.

— J'ai peut-être un moyen de le savoir. Je suis allé voir sur internet. En regardant les tablettes d'El Amarna, je me suis souvenu en avoir déjà vues. Un vieil érudit des écritures anciennes que je rencontrais au Jardin des Plantes m'en avait montré la photo. J'ai passé de longs et agréables moments à discuter avec lui. Il était passionnant et passionné. La dernière fois que je l'ai vu, il virait taoïste en pleine santé. Nous avons échangé nos N° de téléphone. Je pourrais le contacter. Qu'en penses-tu ?

— Ça me va ..., mais je voudrais être sûr que ce gars est fiable.

— Il l'est, tu verras, et peut nous éclairer.

Nous allons vers un bâtiment transparent avec de fins poteaux blancs, couvert d'un feuillage de tuiles émaillées de couleurs automnales vertes et jaunes, prolongé par une légère terrasse au-dessus de l'eau. C'est une sorte de guinguette. Nous nous y asseyons. Des frémissements cavalent sur la peau du lac. Ça sent l'eau douce. Au menu, nous avons choisi de goûter au poisson de rivière d'un commun accord, avec un vin

blanc du Rhin. Djamel est détendu. Il rit de son aventure, raconte comment il a faussé compagnie aux tueurs.

— Je suis parti par la mer. Un sentier dévale du jardin sur la plage. J'ai enfilé ma tenue de plongée noire et rempli un sac étanche avec des vêtements, divers objets et la pierre. Pour détourner l'attention des cerbères, j'avais téléphoné aux flics qu'on me menace de mort, quatre hommes en voiture devant la maison, puis j'ai poussé un cri, laissé tomber le téléphone, brisé un vase et bousculé une chaise. Comme ça, la presse devait en parler, et tu pouvais être alerté.

— Pourquoi moi ? Tu n'as pas de famille, d'amis qui pourraient t'aider ?

— Je ne connais pas de gens comme toi. Ce que j'ai vécu avec toi, c'est unique. Et puis, tu es un peu mon père nourricier avec la rente que tu m'as filée.

— Rends-toi compte Djamel, j'étais à vingt minutes de marche de ta maison quand j'ai lu le journal local te concernant.

— Fantastique ! J'ai un grand plaisir à l'entendre. Nous sommes en phase on dirait.

Il reprend son récit.

— Quand les flics sont arrivés près de la maison, j'ai vu le cerbère du jardin détalé. J'ai dévalé le sentier vers la mer et nagé jusqu'au bateau pour cacher ce récit de la manière dont vous l'avez trouvé. Puis j'ai nagé hors de la baie jusqu'à une crique voisine où je me suis changé. Ensuite, j'ai filé dans la nuit. La marche sur la plage à la pleine lune était enivrante.

J'ai ressenti un fort sentiment de liberté à vivre ma disparition. Et une émotion intense de voir luire le Mont St Michel comme une balise à la naissance de ce nouveau jour.

Il dit sa cavale en car pour quitter la région sans se faire repérer par les tueurs. Vit à Berlin pour le moment parce qu'il n'y a pas la moindre attache. Apprend l'allemand en cours intensifs avec une charmante jeune femme dont c'est le métier, fait de rapides progrès avec elle, et découvre que la cavale allonge le temps alors que la sédentarité le raccourcit. Il se demande tous les jours comment sortir du pétrin.

— Il faut savoir pourquoi cette pierre est si importante, lui dis-je. Je vais demander à mon copain érudit s'il peut le lire. Il est à Paris, tu m'accompagnes ?

— Pas vraiment, moins je passe les frontières, mieux je me porte pour le moment. Prends le !

Il sort la pierre de sa poche.

— C'est petit, mais très précieux. Il n'y a qu'à toi que je puisse le confier comme ça.

C'est incroyable ! L'objet a exactement la même forme qu'un iPhone, la même prise en main, et à sa manière la même fonction. Vieille mémoire des humains transmise à la main dans la terre immobile.

— Ça m'impressionne de le tenir en main. Je m'attends à ce qu'il vibre.

— Eh bien je préfèrerai le déconnecter celui-là.

— Je vais t'aider Djamel. Tu ne peux pas continuer comme ça. Je te contacterai dès que j'en saurai plus.

On s'est quitté avec l'émotion d'hommes unis dans l'adversité. Le corps et la voix de Claire étaient là. J'ai regardé Djamel s'en aller dans l'allée d'arbres en pensant à la cabane.

Je suis allé voir les traces du mur de Berlin. Je l'avais vu dressé. Je m'étais dit qu'un truc aussi absurde ne pouvait rester longtemps en place, mais bien assez pour ceux qui l'endurent. Je me suis souvenu d'un bar incroyable dans un no man's land, où j'avais trouvé une faune qui m'était familière. Je suis parti par là.

La virée se termine avec une femme dans mon hôtel. La douche est une petite pièce carrelée du sol au plafond par une mosaïque de pâte de verre opalescente bleu-vert, piquetée de jaune citron et de vermillon. Les corps nus sous le ruissellement de l'eau chaude s'unissent. Ma verge se dresse. La femme ondule. Les mains effleurent les corps. Les seins sont caressés, les ventres se plaquent. Un bref fou rire nous prend. Elle me pince la cuisse. Je mordille un téton, cajole la chatte avec ma bitte, titille le clito. Son cri me ravit. J'accentue le roulement. Elle jouit en vibrant de tout son corps.

Les peignoirs et les draps de bain blancs et moelleux qui pendaient aux patères chromées, nous enveloppent. Il y a du champagne au frigo. Le lit est dévêtu jusqu'au drap blanc. Nous nous y étendons. Les corps ont faim de jouissance.

X

Paris. Le vieil érudit est très content de me revoir. Pressé de lire la pierre noire. C'est un beau vieil homme aux cheveux blancs. Le front haut, les yeux vifs, le regard éclairé. Ses mains sont fines, sa bouche aussi. La voix est fluide.

— Viens, dit-il en me prenant par l'épaule, allons étudier ce caillou.

Il me mène dans une pièce entourée de livres du sol au plafond. Nous prenons place autour d'une grande table de verre couverte de revues, de thèses et de documentation. Le vieil érudit observe la pierre avec une loupe et sur une feuille écrit en silence. Il pousse parfois une exclamation: "Incroyable !". Et continue. Ouvre un livre, compare des signes cunéiformes. En lit un autre. "C'est pas croyable !". Prend des notes. Remet tout au propre.

—Voilà, ça tient la route et c'est stupéfiant. Écoute ça.

Il met les lunettes sur son front, pose les pieds sur une table basse et se tourne vers moi en joignant les mains sur son ventre.

—C'est un kudurru. Il s'agit d'une donation entre Burnaburiash et Nefertiti.

Je sursaute, le vieil érudit se tait, étonné. Je bafouille :

— Nefertiti est le surnom de mon ex., mais Burnaburiash m'est inconnu.

— Plus précisément, reprend-il avec douceur, c'est une donation du roi de Babylone à la reine de la cité d'Akhetaton, en Égypte. Le roi de Babylone lui offre la ville d'Ur qui s'appelle maintenant Tell Muqayyar, en Irak, à 200 km au nord-ouest de Bassora. Regarde, on voit ici (il montre une lune sur le kudurru), Nanna la déesse d'Ur, qui signifie le temps qui passe. Cette relation épistolaire entre Nefertiti et le roi de Babylone me rappelle la fameuse "lettre aux Hittites" que l'on a retrouvée sur une tablette d'argile à El Amarna, où Nefertiti offre à un roi Hittite d'épouser son fils car son mari est mort.

—El Amarna ? C'est effectivement de là que le soldat américain a dit que la pierre venait.

—Un soldat américain ?

—Oui, il avait pour mission d'encadrer le pillage du musée de Bagdad. Il a dit que la pierre se trouvait dans le coffre fort du musée, qu'elle n'avait jamais été exposée et qu'elle a été trouvée à El Amarna.

Le vieil érudit a l'air excédé.

—Mais oui, dit-il, j'ai lu des rapports détaillés sur ce pillage scandaleux, organisé par des vendeurs d'antiquités avec l'appui du gouvernement étasunien. Ces garçons vachers n'ont aucune vergogne ! Il faut vraiment être barbare et inculte pour vouloir “réduire à l'âge de pierre” la civilisation mésopotamienne. Les meilleures pièces ont été volées, les copies ont été laissées. Les pilleurs savaient que se trouvaient dans le coffre fort, des pièces plus extraordinaires encore. Celle-ci est très troublante, car la donation est faite à une éphémère capitale d'Égypte qui n'a duré qu'une douzaine d'années, il y a plus de trois mille ans, édifiée sur le nouvel ordre cosmique du dieu unique Aton. Savez-vous que cette cité, en rompant avec une tradition polythéiste millénaire, est à l'origine du monothéisme ?

Il se lève.

—J'ai là une excellente bouteille, moins vieille que ces histoires bibliques, mais tout de même d'un certain âge, qui est à la hauteur de ce que nous apprenons. Les verres tintent.

—La donation d'Ur à Nefertiti est-elle certaine, dis-je ?

—Oui, le kudurru le dit clairement.

—A ton avis, cet acte de propriété est-il encore valide ?

—Tout dépend à quelle loi on se réfère. Si c'est celle du kudurru, alors la propriété est en bonne et due forme. Si c'est la loi actuelle, cela n'a

plus aucun sens. Le plus souvent, la propriété territoriale de la dimension d'un pays est fondée sur une histoire ancienne dont les lois n'ont plus cours. Je suis tenté de dire que la propriété d'un pays n'est pas fixé par un notaire et que ce n'est pas un acte fut-il gravé dans la pierre, qui en fonde la propriété, mais plutôt l'histoire du lieu, et en particulier celle de ceux qui l'habitent. Cependant en disant cela, je pose déjà un gros pataquès de problèmes car bien des pays ont été conquis par d'autres. Je ne suis pas homme de loi, mais archéologue, et si j'avais à rendre un jugement sur cette question, je marcherais sur des œufs car les enjeux sont menaçants et les vérités fragiles.

—Ça explique pourquoi les pilleurs du musée de Bagdad ne reculent devant rien pour retrouver le kudurru.

Le vieil érudit hoche la tête gravement et continue.

—Le droit des peuples à posséder leur terre peut-il être fondé sur une loi ancestrale ? La loi est fondée sur une morale, et la morale sur une croyance en l'ordre du monde. Or ces fondements de la loi ne sont pas les mêmes en tout point du globe, et surtout, ils évoluent au cours de l'Histoire, y compris en un même lieu. La cosmologie d'Ur gravite autour de Nanna, la déesse Lune, mère du temps qui passe. Celle d'Akhetaton autour du dieu Aton. L'une se réfère à la lune et l'autre au soleil. Voilà un roi qui donne une ville à la reine d'un autre pays. Ils s'entendent sous les auspices des dieux Kunnites, qui sont gravés dans la donation comme des articles de nos lois chez un notaire. Ils communiquent avec une écriture

cunéiforme qui n'est pas celle des pharaons, mais la plus usitée à l'époque, comme l'anglais maintenant. Une donation territoriale a bien eu lieu, mais la loi qui fonde la propriété du territoire est-elle encore valable aujourd'hui ?

—Le sujet est brûlant ! lui dis-je.

—Certes et de tous temps. Je trouve que ce kudurru est comme une patate trop chaude entre tes mains, dit-il avec inquiétude.

Le Kudurru est sur la table, nous le regardons.

—Je me demande ce qu'on va faire de ce pauvre caillou ? dit -je en plaçant mes mains autour de la pierre. On n'a qu'à te balancer dans la Seine.

—Tu ne vas quand même pas jeter cette pièce unique ?

—Pourquoi pas, c'est peut être plus sage ? Bien que cela ne résolve pas le problème de Djamel.

—Qui est Djamel ?

—C'est mon ami qui a acheté le kudurru au soldat déserteur américain. Il est maintenant menacé de mort. Il a dû fuir et se cacher.

—Ah, effectivement, il y a un problème à résoudre, dit-il, mais il n'est pas certain que jeter le kudurru dans la Seine soit la bonne solution. Ou alors, il faudrait que cet événement soit hautement symbolique et partagé.

— La disparition de l'acte territorial abolirait-t-il la donation ?

— En jetant la pierre dans la rivière, elle retourne dans l'ordre de Nanna, déesse du temps qui passe, et confirme de cette manière la

souveraineté de l'acte originel. Un seuil symbolique irréversible est franchi. La rivière a la valeur du transitoire, du passager, de ce qui venant des montagnes retourne aux abysses océanes pour jaillir de nouveau des cimes. C'est Nanna non ? Et c'est là où l'on voit que la loi du temps qui passe est celle qui perdure le mieux.

Un livre est ouvert sur la table. La photo d'un kudurru. Des signes dans la pierre. Du dire dans le dur. Une mémoire transmissible. Des symboles divins, un cosmos, l'ordre du monde, la mesure de toute chose, la Loi. Une donation, un territoire. La photo d'une tablette de terre cuite envoyée par Burnaburia II, roi de Babylone, au pharaon Nibkhureya, nom cunéiforme de Toutankhamon ou d'Akhenaton, il y a un doute. Des sources hittites montrent qu'une reine d'Égypte à la mort de son mari, peut-être Nefertiti, aurait écrit au roi de Babylone pour lui demander un de ses fils comme époux et successeur au trône d'Égypte. Un doute subsiste sur l'identité du pharaon défunt car la mort de Nefertiti est d'une date incertaine, entre celles d'Akhenaton et de Toutankhamon. Quoi qu'il en soit, il est certain que le roi de Babylone ayant envoyé son fils à la reine d'Égypte, le prince fut assassiné à la frontière. Ainsi Nefertiti aurait pu contacter le roi de Babylone, pour lui demander de sauver sa cité de la vengeance des prêtres d'Amon, dont elle avait tenté de réduire le pouvoir en instaurant le culte du dieu unique Aton. Elle aurait voulu que la nouvelle religion dont l'échec était devenu manifeste en Égypte, puisse trouver accueil sur une autre terre. Burnaburia II aurait donné à Nefertiti la ville d'Ur, et il aurait sans doute pris "la belle est venue" comme épouse.

Je me tourne vers mon ami érudit qui continue la conversation sans se rendre compte que je ne l'écoute plus.

—... c'est ça qui est incroyable, est-il en train de dire avec véhémence, car dans "Moïse et le monothéisme", Freud décrit pourquoi et comment les derniers habitants d'Akhetaton, furent convaincus par Moïse de quitter la cité pour continuer à vivre selon la nouvelle religion dans un autre pays. Mais c'est à Canaan que Moïse guide son nouveau peuple, pas à Ur, rectifie-t-il. Et puis, qu'en sait-on ? Canaan est sur le chemin d'Ur. On sait bien que l'Histoire est écrite le plus souvent bien après qu'elle a eu lieu et que la succession réelle des événements est ajustée suivant les intentions de ses rédacteurs. C'est d'ailleurs cet ajustement que Freud s'efforce de contredire pour démontrer que Moïse était égyptien, de même que les prêtres lévites, de même que le rituel de la circoncision, et de même que la religion monothéiste qu'ils emmenèrent avec eux en exode. Il faut imaginer le contexte : voilà la ville d'Akhetaton à peine sortie du sable au bord du Nil, où viennent s'installer des gens qui adhèrent à la nouvelle spiritualité. Là se déploient rapidement de nouvelles formes d'art, de nouvelles mentalités, une nouvelle société. On appellerait cela de nos jours, une utopie urbaine. Le rêve ne dure qu'une douzaine d'années, puis les partisans de l'ordre ancien reprennent le dessus. Le pharaon Akhenaton lui-même renonce et Nefertiti perd son influence. Cependant, les gens qui vivent là ont cru à ce nouvel art de vivre, plus spirituel, moins magique, plus moderne en quelque sorte, qui tentait de rompre radicalement avec l'ordre ancien. Ce peuple est dans la ville quand la société commence à

s'éroder. Les plus opportunistes, les moins convaincus, les plus craintifs, abandonnent la nouvelle cité et reviennent à Thèbes, la capitale traditionnelle. Ceux qui restent sont, soit trop impliqués dans la nouvelle religion, comme les prêtres Lévites et Moïse, soit les moins impliqués dans le retour à la tradition égyptienne, le peuple nomade, artisan et commerçant, les Hébreux. Ces habitants sont ceux que Moïse convainc de le suivre vers la nouvelle capitale du Dieu Aton.

Je suis intervenu :

—Pour moi, la question n'est pas tellement de savoir si Ur aurait dû être la ville de Nefertiti et des habitants d'Akhetaton, mais plutôt de trouver une solution pour sortir Djamel du pétrin. Franchement, le nationalisme n'est pas ma tasse de thé, bien au contraire ! Les querelles de frontières m'exaspèrent. Je me sens davantage colocataire du monde que propriétaire d'un territoire.

—Je comprends, mais il n'empêche que quoi que nous trouvions pour sauver ton ami Djamel, rien ne pourra s'accomplir sans résoudre la question du Kudurru, car sa vie en dépend. Comment peut-on s'y prendre ? On ne peut évidemment pas rendre le Kudurru au musée de Bagdad qui est encore aux mains des pilleurs...

Je ressens l'impression fugace qu'une idée est en cours à travers mes synapses, encore indistincte, mais le signal a été suffisant pour en suivre la trace.

—Je crois qu’il faut rompre la logique qui met Djamel en danger, lui dis-je. Le secret du kudurru doit être révélé, mais la pierre doit disparaître à jamais.

—Je suis d’accord avec cette approche, mais elle doit annihiler toute violence des pilleurs contre Djamel, dit-il.

—Alors, il faut diluer le secret de Djamel, il faut qu’il soit connu de tous, mettre en scène un événement public, grand public, mondial.

—Hum, je te vois là revenir à la dilution du Kudurru dans l’ordre de Nanna, dans le flux transitoire de la Seine, dit-il avec une bienveillance attristée.

—Oui, lui dis-je en souriant, cette intuition est la bonne. En liquidant le problème, elle le résout. En noyant la pierre après l’avoir révélée, le secret est levé et la preuve annulée. En déployant la mise en scène des symboles de Nanna, ceux du temps qui passe, on doit pouvoir activer une émotion simple à percevoir, et ouvrir un seuil de compréhension largement partagé. La loi gravée dans la pierre retourne à la raison transitoire et à la vérité passagère, elle est déterritorialisée.

—Oh là ! dit le vieil érudit, cela pourrait signifier qu’aucun territoire n’est légitime. La question est intéressante, remarque. A la fois, elle a une charge si catastrophique qu’on redoute d’ouvrir la boîte de Pandore, on imagine très bien les dégâts. Mais d’autre part, la question a sa raison d’être, et il est par conséquent tentant de s’interroger. Je ne crois pas qu’il y ait une loi universelle qui règle cette question. On trouvera ici et là des vérités locales, relatives, qui remettront en question une loi qui semble pourtant absolue.

—Eh bien, si une vérité relative est l'inverse d'une vérité absolue, elle n'est pas son contraire, et par conséquent ne s'oppose pas à elle. La relativité ne jette pas l'absolu au chaos, elle est plutôt sa complémentaire.

—Il y a tout de même un paradoxe dans ce que tu dis, me répond-il en souriant. Comment la vérité pourrait-elle être à la fois relative et absolue ?

—Ce n'est un paradoxe que du point de vue d'un ordre unique, indifférencié. La vérité peut être à la fois relative et absolue, j'ai même tendance à penser qu'elle est toujours comme ça. Ce qui pourrait fausser le jugement, c'est d'une part l'obstinée volonté d'affirmer qu'il n'y aurait qu'un ordre unique, pourquoi pas plusieurs ? Et d'autre part, le besoin manichéen d'opposer les polaires au lieu de les conjuguer. Vous ne croyez pas ?

Il me répond avec une grande bienveillance sur son visage éclairé.

— La vérité unique est peut-être le défaut du monothéisme. On trouve des vérités simultanées dans le taoïsme, où l'on voit l'interaction du noir et du blanc non comme un gris, mais comme une simultanéité de noir et de blanc. Tu connais ce symbole où le noir et le blanc sont enlacés sans se confondre. De même, la conjonction du féminin et du masculin n'est pas un androgyne, mais toi par exemple, non pas indifférencié, mais fait d'un homme et d'une femme.

La conversation s'est déroulée agréablement avec une extrême perspicacité. Les paradoxes ont été démontés, les contradictions levées, les

vérités déconstruites. L'intuition d'une solution concernant Djamel et le kudurru a résisté. Elle prend forme.

De retour chez moi, j'ai envoyé un message à Djamel par le canal habituel, pour le prévenir d'un rendez-vous à Berlin.

On s'est retrouvé avec effusion. Djamel apprend la signification de la pierre, ponctuée de grands ouhaaaa ! et d'énormes super ! Je lui révèle qu'El Amarna est le nom actuel de Akhetaton, la nouvelle capitale d'Egypte bâtie par Nefertiti.

— Nefertiti ? Il sursaute et me prend le bras. Incroyable ! Cette coïncidence est étrange et inquiétant, tu ne trouves pas ?

— Si, moi aussi ça m'a troublé. Mais est-ce un hasard ? Le hasard n'est pas fait de rien. Il se réalise en fonction de ce que nous sommes. En fait, nous attractons le hasard.

— Cette attitude est séduisante, dit-Djamel, mais elle n'empêche qu'il faut être prudents. Je comprends pourquoi on veut me faire la peau. C'est pas rassurant du tout.

— Ouais, on ne remets pas en question un territoire sans lever une kolossale agressivité.

— Yawhol, das ist ein groß casus belli.

— Comme tu dis.

— Ça me fout les pétoches. Je ne vois pas comment s'en sortir.

— Il faut désamorcer la bombe, Djamel. La solution du problème peut paraître paradoxale. Si tu leur rends le kudurru, ils continueront quand

même à vouloir te buter. Si tu le caches, c'est pareil. Donc il faut ni le rendre, ni le cacher. Il faut le montrer sans le rendre à personne, le montrer à l'échelle du territoire en question, donc au niveau du globe. Il faut donc qu'il disparaisse de manière spectaculaire.

— C'est pas mal, mais je perds le kudurru, ça m'embête.

— Ta vie vaut plus qu'un acte territorial, non ?

— Ça dépend. Dans des conditions inacceptables, quand la vie ne vaut pas d'être vécue, il faut alors la risquer pour qu'elle continue mieux.

— C'est vrai, mais en quoi le territoire du kudurru te concerne-t-il ?

— En rien, sauf que le fait que je peux en infléchir le cours. Il me faut un peu de temps pour réfléchir. Je te donnerai ma réponse dans une dizaine de jours maxi.

A Paris, je reçois six jours plus tard, un message de Djamel : "Spectaculaire disparition-OK". J'ai massivement révélé l'existence du kudurru sur la Toile, avec des photos, la signification complète de la pierre, l'exposé du problème. Et lancé l'information suivante :

"Le kudurru d'Ur sera dévoilé à la Pointe de Grave (Médoc-France) à l'aurore du 8 novembre de cette année".

J'ai pensé qu'il valait mieux ne pas agir à Paris où j'habite. La Gironde, c'est mieux, moins urbain, plus sauvage, et surtout elle se jette dans l'Atlantique, plus vaste. L'information a été largement distribuée en squattant directement Google, à Mountain View en Californie. Sachant que

depuis sa création en 1998, Google n'a effacé aucune des recherches effectuées sur le moteur par les internautes, cette base de données connaît leurs centres d'intérêt et leurs goûts, ainsi que l'adresse IP de leurs ordinateurs. Google collecte la "plaque minéralogique" de nos ordinateurs qu'elle revend aux annonceurs pour des campagnes ciblées en fonction des traces de nos pérégrinations sur le web. Ce qui est mémorisé de nous est considérable. Sur quel site nous allons, par quoi nous sommes intéressés, ce que nous aimons, ce que nous souhaitons, et bientôt où nous sommes, ce que nous voyons et entendons... Les créateurs de Google ont la candeur de croire que leur devise "Don't be evil" (ne rien faire de mal) suffirait à éviter le pire, mais l'idéologie de la sécurité préventive en cours aux USA ou en Chine, pourrait rapidement les déniaiser. Je n'ai d'ailleurs rencontré aucune difficulté technique pour squatter leur base en pistant les services de renseignement qui y sont abonnés.

L'information a également été émise vers les Agences de presse internationales. De nombreux blogs et des encyclopédies ouvertes ont été investis. Bien entendu, tout a été fait pour que nul ne puisse découvrir la vraie source de cette information, car ma base d'émission dérivante est non localisable et cryptée. La presse, la radio et la télévision ont amplifié le phénomène. Tout s'est passé comme prévu. La nouvelle a été rapidement mondialisée.

Il y avait longtemps que je n'avais trouvé matière à être aussi créatif. Je me suis beaucoup amusé. Parfois moins à la lecture de

revendications territoriales banales, mais terrifiantes. Et pas du tout quand une menace de mort a été lancée contre une journaliste qui posait la question de la légitimité des territoires.

Durant la semaine précédant l'événement, j'ai fait installer anonymement un très grand écran numérique à la Pointe de Grave. La plage s'est recouverte de tentes multicolores, on les voyait très bien sur Google Earth. A l'aube du 8 novembre, il fait beau, mais frisquet. Les mouettes au lever du soleil poussent des cris stridents, virevoltent au-dessus de la foule, et se posent en lisière de mer sur le sable luisant. Des feux de camp réunissent des gens du monde entier. Ça discute ferme. Il y a des caméras de télévision tout le long de la plage. Des hélicoptères tournoient d'une rive de l'embouchure à l'autre. Des hommes sévères patrouillent ostensiblement, et d'autres moins officiels, plus discrètement. Des tam-tams se répondent de loin en loin. Les musiciens tissent des sons dans l'espace-temps, des derviches tourneurs nous connectent au cosmos, on danse. J'y serais bien resté davantage, mais il faut agir. Dans ma poche, je presse une télécommande. L'écran géant soudain s'active. La foule s'exclame. C'est sombre, on distingue un clapot d'eau noire irisée de lumière, ça fait comme un trou de mer dans le ciel naissant. Toute clameur s'est tue. Le battement des hélicos palpite dans l'espace. A l'écran, l'eau scintille comme une émeraude. Les danseurs sont figés, les flammes s'immobilisent. Dans le silence, les mouettes commentent en caquetant la naissance du monde. Tout d'un coup, un éclair lacère l'écran, un entrelac blond sinue sur l'eau verte, une corbeille dorée émerge de l'onde. Le jonc

étincelle. Il entoure une pierre luisante en son creux. “C’est le kudurru” murmure la foule, “kudurru, kudurru” scande la foule. Le roulement s’amplifie et couvre les hélicos. Les danseurs et les flammes ondulent. Tous les yeux convergent sur l’écran. Un moment le kudurru disparaît sous le ressac et la foule vibre. Si petit, si fragile en son frêle panier poussé par la Gironde vers l’immense Atlantique. On en vient à souhaiter ardemment qu’il tienne bon. “Courage Kudurru, courage !” Et voilà qu’un embrasement l’enveloppe, il flotte dans un crépitement de lumière, porté par elle au-dessus des flots. Les danseurs sont des photons virevoltants. Les derviches atteignent leur ronde satellitaire. Les télés filment l’écran et la foule. La situation fait le tour du globe. Alors, je presse de nouveau la télécommande, et l’on voit tandis qu’enfle un gémissement terrible, la nacelle lentement céder à l’épreuve. Chacun retient maintenant son souffle pour tenir le kudurru hors d’eau. Mais l’Océan recouvre l’écran sans rémission. L’image dit ce qui coule inexorablement dans les bulles, puis sans bulle aucune, en un substrat liquide d’une épaisse durée. Une immense clameur jaillit longtemps des gorges innombrables. La foule désemparée, on dirait démembrée, est parcourue de fébriles oscillations jusqu’à ce que les derviches la roulent en lignes ondulantes vers le reflux de la mer.

Je m’éclipse. Sur le chemin de terre qui s’écarte de la Pointe de Grave, j’efface mes traces de l’émetteur, le brise et le jette dans une benne à ordures. Je suis satisfait que le petit sous-marin télécommandé a si bien affronté les flots, et que le signal de la caméra du téléphone mobile a duré

un moment suffisant. Je ressens le plaisir de l'artisan au bel ouvrage. Quand le scintillement du soleil a fait vibrer la pierre, j'ai voulu qu'elle subsiste, et sombré avec le désespoir de la foule.

XI

L'affaire du Kudurru a été digérée en moins de deux semaines, une info chasse l'autre. D'autres menaces spectaculaires sont venues entretenir la servilité. Comment s'en défaire ? La liquidation de la Bourse, la pulvérisation de l'empire des médias et la dissolution du kudurru m'ont sevré. Pour le moment... Il m'arrive d'imaginer un bel événement artistique contre Google. C'est très tentant !

Djamel est revenu en Bretagne six mois plus tard, comme celui qui a traversé l'Atlantique en solitaire revient dans ce pays de navigateurs qui en a vu d'autres. Pas de menace de mort à l'horizon. A quoi bon le tuer maintenant ? Aux dernières nouvelles, la jeune femme qui lui enseignait l'allemand l'a rejoint. J'ai repris le fil du temps simultané et de l'espace lisse, de plus en plus décalé des convenances sociales. Au cours de vernissages où Claire aurait aimé aller, je tentais de dialoguer avec les néo-

académiciens en tentant de leur faire comprendre que celui qui a pissé dans l'urinoir de Marcel Duchamp honore la mémoire de son auteur sans le moindre sacrilège. En pure perte ! Je me suis même fait traiter de réac. Les postures et le vocabulaire de la contestation étant squattés par les néoconformistes, on les conforte en leur faisant objection. Réac disent-ils, ces clones... De quoi me traiteraient-ils s'ils savaient ce que j'ai fait ? Je me suis trouvé embarqué dans des discussions sans fin avec les tenants de la nouvelle orthodoxie morale, celle de l'hygiène et de la sécurité, sans pouvoir les convaincre que leur excès de conviction ne conforte que leur conformisme, mais cautionne un contrôle généralisé des individus sur la planète. Les plus sincères sont nuancés, moins narcissiques et plus convaincants. Les néo-inquisiteurs, comme Michel Onfray par exemple, ont une bonne conscience inébranlable. Mais, celui-là, incapable d'inventer de nouveaux concepts philosophiques, et si loin d'incarner la philosophie dans sa vie comme il le prétend, sombre dans un redoutable conformisme. Pourquoi certains se voient-ils faire l'andouille et d'autres pas ?

Pendant ce temps, les boursicoteurs contemplent l'écoulement du sablier de leur fortune en hoquetant inlassablement le nom des places où elle rebondit, et s'effarent de voir leur pognon quitter la sphère virtuelle pour s'écouler à flot dans les rues festoyantes. Cependant, dès lors que la précarité financière s'estompait et que la valeur du travail retrouvait la raison, le modèle de l'emploi à plein temps récompensé par la consommation d'une technicité de plus en plus émerveillante et par l'accès à des vacances-princières-tout-compris (rien compris ?), apparut pour ce

qu'il était : une forme d'esclavage réactualisée, un piège à niais. L'idée de travailler moins pour vivre mieux se fit entendre. Il devint même question d'abolir le salariat ! Le désir de vivre devint moins matériel, plus existentiel. Des auteurs avaient anticipé cette prise de conscience. Dans le film *"Attention danger travail"*, réalisé par Pierre Carles, Christophe Coello et Stéphane Goxe, on pouvait déjà observer la transformation des mentalités en cours et l'émergence d'un nouveau modèle existentiel. Des livres comme *"Nous qui désirons sans fin"* de Raoul Vaneigem, avaient annoncé ce changement. Déjà, en octobre 2005, l'article de John Ralson Saul, *"la mondialisation, vie et mort d'une idéologie"*, paru dans Harper's magazine, avait clairement marqué la fin de cette économie illusoire. L'idée se fit de vivre autrement. Une lumière vint sur la société, l'éclairant d'une manière nouvelle, mais étrangement familière. Ça ressemble à "L'an 01" de Gébé. Le modèle de l'accumulation cupide des richesses, mais aussi la "chance" d'avoir du travail, devinrent désuets. Le critère d'une société évoluée devint l'Art de vivre plutôt que le PIB. Ce changement de paradigme fit que l'Europe ne fut plus à la traîne, mais bien au contraire, en avance sur les sociétés de consommation en émergence comme la Chine, dans laquelle la classe moyenne obtenait progressivement satisfaction pour des revendications "modernes et démocratiques". L'idée que le travail étant rare, il fallait le partager, devint plus convaincante que les 35 heures obligatoires. Le mi-temps fut progressivement le mode de travail le plus répandu, sans qu'aucune loi n'y oblige tant la solution devenait évidente à ceux qui l'adoptaient. En corollaire bien sûr, les richesses furent beaucoup mieux réparties. La production s'adapta très vite

à ce mode de vie, et les entreprises qui le comprirent à temps firent rapidement d'éloquents profits. Toute la société bénéficia du mi-temps libéré en s'occupant plus sereinement d'elle même. C'est à ce moment-là que Daniel Cohn-Bendit fut élu président de l'Europe et qu'Obama fut assassiné par des néo-nazis étasuniens.

Un jour où je me promenais dans les bois en cueillant des mûres, j'ai croisé les yeux d'un corbeau qui grappillait au même endroit, tout autant surpris que moi de nous regarder d'aussi près. Ses yeux noirs me fixent intensément. Je le salue d'un lent mouvement de tête et fait cligner mes yeux en marque de confiance. Il danse d'une patte sur l'autre. Je lui dit mon embarras de faire la cueillette sur son territoire et mon souhait qu'il y en ait assez pour lui et moi.

Continuant le chemin, je sursaute quand sa voilure noire frôle vivement mes cheveux. Claquement d'aile. Il se pose sur une branche un peu plus loin, m'attendant. Sous lui, je dis ma joie de cette saison où les mûres sont si bonnes. Il m'écoute. Trois fois de suite, en suivant le chemin, il a frôlé ma tête et s'est posé sur une branche, m'écoutant sous lui parler, sans jamais me chier sur le crâne.

Au milieu du petit cours d'eau que nous longions, est une pierre ronde sur laquelle le corbeau s'est posé. Séparé par l'eau vive, je place des baies noires en offrande sur la berge et m'éloigne. Me retournant, je vois qu'il les déguste. Enfin, il se dirige dodelinant vers moi. Arrive un chien à la James Joyce qui cavalait follement par là, et fait s'envoler l'oiseau noir. La cavalcade du chien, l'envol du corbeau, le cours d'eau, mes pas, ont

consonnés avant de bifurquer. Moment poétique. J'ai l'impression de sentir la Terre tourner sous mes pieds. Comme la musique après s'être tue continue de vibrer.

FIN